

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

[Le] monde où l'on s'ennuie [Document électronique] / Edouard Pailleron

ACTE I SCENE I

p1

*un salon carré avec porte au fond, ouvrant sur
un autre grand salon. Portes aux premier et
troisième plans. à gauche, entre les deux portes,
un piano. Porte à droite au premier plan ; du
même côté, plus haut, une grande baie avec
vestibule vitré donnant sur le jardin ; à gauche,
une table avec siège de chaque côté ; à droite,
petite table et canapé, fauteuils, haïses, etc.*

François, seul, puis Lucy.

François, *cherchant au milieu des papiers qui
encombrent la table.*

ça ne peut pas être là-dessus non plus ; ni
là dedans : *revue matérialiste... revue des
cours... journal des savants...*

entre Lucy.

Lucy.

Eh bien, François, avez-vous trouvé cette lettre ?

François.

Non, miss Lucy, pas encore.

Lucy.

Ouverte ! Sans enveloppe un papier rose ?

p2

François.

Est-ce que le nom de miss Watson est dessus ?

Vous ai-je dit qu' elle était à moi ?

François.

Mais...

Lucy.

Enfin vous n' avez rien trouvé ?

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

François.

Pas encore, mais je chercherai, je demanderai... non, ne demandez pas, c' est inutile ! Seulement, comme je tiens à l' avoir, cherchez toujours. De l' endroit où vous nous avez remis les lettres ce matin jusqu' à ce salon. Elle ne peut pas être tombée autre part... cherchez ! ... cherchez !

ACTE I SCENE II

François, *puis* Jeanne et Paul
Raymond.

François, *seul, revenant à la table.*
cherchez ! Cherchez ! ... *revue coloniale ! Revue diplomatique ! Revue archéologique...*

p3

Jeanne, *entrant et gaiement.*

ah ! Voilà quelqu' un ! (*à François.*)

Madame De Céran...

Paul, *lui prenant la main et bas.*

chut ! ... (*à François, gravement.*)

madame la comtesse De Céran est-elle en ce moment au château ?

François.

Oui, monsieur !

Jeanne, *gaiement.*

eh bien, allez lui dire que M et Madame Paul...

Paul, *même jeu, froidement.*

veuillez la prévenir que M Raymond, sous-préfet d' Agenis, et Madame Raymond, arrivent de Paris et l' attendent au salon.

Jeanne.

Et qe...

Paul, *de même.*

chut ! (*à François.*) allez, mon ami...

François.

Oui, monsieur le sous-préfet. (*à part.*) c' est les nouveaux mariés... (*haut.*) monsieur le sous-préfet veut-il se débarrasser ? ...

il prend les sacs et couvertures des arrivants et sort.

Jeanne.

Ah ça ! Mais, Paul...

Paul.

As de Paul, ici : M Raymond.

p4

Jeanne.

Comment ? Tu veux ? ...

Paul.

Pas de *tu*, ici : *vous*, je t' ai dit.

Jeanne.

elle rit.

ah ! Cette figure...

Paul.

Pas de rire ici, je vous en prie

Jeanne.

Eh bien, monsieur, vous me grondez ?

elle se jette à son cou ; il se dégage avec effroi.

Paul.

Malheureuse ! Il ne manquerait plus que cela !

Jeanne.

Ah ! Tu m' ennuies...

Paul.

Précisément ! Cette fois, tu tiens la note ! Ah çà !

Tu as donc oublié tout ce que je t' ai dit en chemin de fer ?

Jeanne.

Je croyais que tu plaisantais, moi.

Paul.

Plaisanter ! Ici ? Voyons, veux-tu être préfète,

oui ou non ?

Jeanne.

Oui, si çà te fait plaisir.

p5

Paul.

Eh bien ! Observe-toi, je t' en prie, observe-toi.

Je te dis encore *toi* parce que nous sommes seuls, mais tout à l' heure, devant le monde, ce sera :

vous, tout le temps : *vous* ! la comtesse

De Céran m' a fait l' honneur de m' inviter à lui présenter ma jeune femme et à passer quelques jours à

son château de Saint-Germain. Or, le salon

de Madame De Céran est un des trois ou quatre

salons les plus influents de Paris. Nous ne sommes

pas ici pour nous amuser. Nous y entrons

sous-préfet, il faut en sortir préfet. Tout

dépend d' elle, de nous, de toi !

Jeanne.

De moi ? .. comment, de moi ?

Paul.

Certainement. Le monde juge de l' homme par la

femme. Et il a raison. Et c' es pourquoi sois sur

tes gardes ! De la gravité sans hauteur, un sourire

plein de pensées ; regarde bien, écoute beaucoup,

parle peu ! Oh ! Des compliments, par exemple, tant que tu voudras, et des citations aussi, cela fait bien, mais courtes, alors, et profondes : en philosophie, Hegel ; en littérature, Jean-Paul ; en politique...

Jeanne.

Mais je ne parle pas politique.

Paul.

Ici, toutes les femmes parlent politique.

Jeanne.

Je n' y entends goutte.

p6

Paul.

Elles non plus, cela ne fait rien, va toujours ! Cite Pufendorff et Machiavel, comme si c' étaient des parents à toi, et le concile de trente, comme si tu l' avais présidé. Quant à tes distractions : la musique de chambre, un tour de jardin et le whist, voilà tout ce que je te permets. Avec cela, des robes montantes et les quelques mots de latin que je t' ai soufflés, et je veux qu' avant huit jours on dise de toi : " eh ! Eh ! Cette petite Madame Raymond, ce serait une femme de ministre. " et dans ce monde-ci, vois-tu, quand on dit d' une femme, c' est une femme de ministre, le mari est bien près de l' être.

Jeanne.

Comment, tu veux être ministre ?

Paul.

Dame ! Pour ne pas me faire remarquer.

Jeanne.

Mais puisque Madame De Céran est de l' opposition, quelle place peux-tu en attendre ?

Paul.

Candeur, va ! En ce qui concerne les places, mon enfant, il n' y a entre les conservateurs et les opposants qu' une nuance : c' est que les conservateurs les demandent et que les opposants les acceptent. Non, non, va ! C' est bien ici que se font, défont et surfont les réputations, les situations et les élections, où, sous couleur de littérature et beaux-arts, les malins font leur affaire : c' est ici la petite porte des ministères, l' antichambre des académies, le laboratoire du succès !

p7

Jeanne.

Miséricorde ! Qu' est-ce que ce monde-là ?

Paul.

Ce monde-là, mon enfant, c' est un hôtel de Rambouillet en 1881 : un monde où l' on cause et où l' on pose, où le pédantisme tient lieu de science, la sentimentalité de sentiment et la préciosité de délicatesse ; où l' on ne dit jamais ce que l' on pense, et où l' on ne pense jamais ce que l' on dit ; où l' assiduité est une politique, l' amitié un calcul, et la galanterie même un moyen ; le monde où l' on avale sa canne dans l' antichambre et sa langue dans le salon, le monde sérieux, enfin !

Jeanne.

Mais c' est le monde où l' on s' ennuie, cela.

Paul.

Précisément !

Jeanne.

Mais, si l' on s' y ennuie, quelle influence peut-il avoir ?

Paul.

Quelle influence ! .. candeur ! Candeur ! Quelle influence, l' ennui, chez nous ? Mais énorme ! ... mais considérable ! Le français, vois-tu, a pour l' ennui une horreur poussée jusqu' à la vénération. Pour lui, l' ennui est un dieu terrible qui a pour culte la tenue. Il ne comprend le sérieux que sous cette forme. Je ne dis pas qu' il pratique, par exemple, mais il n' en croit que plus fermement, aimant mieux croire... que d' y aller voir. Oui, ce peuple gai, au fond, se méprise de

p8

l' être ; il a perdu sa foi dans le bon sens de son vieux rire ; ce peuple sceptique et bavard croit aux silencieux, ce peuple expansif et aimable s' en laisse imposer par la morgue pédante et la nullité prétentieuse des pontifes de la cravate blanche : en politique, comme en science, comme en art, comme en littérature, comme en tout ! Il les raille, il les hait, il les fuit comme peste, mais ils ont seuls son admiration secrète et sa confiance absolue ! Quelle influence, l' ennui ? Ah ! Ma chère enfant ! Mais c' est-à-dire qu' il n' y a que deux sortes de gens au monde : ceux qui ne savent pas s' ennuyer et qui ne sont rien, et ceux qui savent s' ennuyer et qui sont tout... après ceux qui savent ennuyer les autres !

Jeanne.

Et voilà où tu m' amènes, misérable !

Paul.
Veux-tu être préfète, oui ou non ?
Jeanne.
Oh ! D'abord, je ne pourrai jamais...
Paul.
Laisse donc ! Ce n'est que huit jours à passer.
Jeanne.
Huit jours ! Sans parler, sans rir, sans
t'embrasser.
Paul.
Devant le monde, mais quand nous serons seuls... et
puis dans les coins... tais-toi donc ! ... ce sera
charmant, au contraire : je te donnerai des
rendez-vous... au jardin... partout... comme avant
notre mariage... chez ton père, tu sais ? ...

p9

Jeanne.
Ah ! C'est égal ! C'est égal ! ...
*elle ouvre le piano et joue un air de la
fille de Madame Angot*
Paul, *effrayé*.
eh bien ! Eh bien ! Qu'est-ce que tu fais là ?
Jeanne.
C'est dans l'opérette d'hier.
Paul.
Malheureuse ! Voilà comme tu profites...
Jeanne.
En baignoire, tous les deux, ah ! Paul, c'était
si gentil !
Paul.
Jeanne... mais Jeanne ! .. si on venait... veux-tu
bien ? .. (*François paraît au fond.*) trop tard !
(*Jeanne change son air d'opérette en symphonie
de Beethoven ; (à part.) Beethoven ! Bravo !
(il suit la mesure d'un air profond.)*) ah ! Il
n'y a décidément de musique qu'au conservatoire.

ACTE I SCENE III

Jeanne, Paul, François.
François.
Madame la comtesse prie monsieur le sous-préfet de
l'attendre cinq minutes, elle est en conférence avec
monsieur le baron ériel De Saint-Réault.

p10

Paul.

L'orientaliste ?

François.

Je ne sais pas, monsieur ; c' est le savant dont le père avait tant de talent...

Paul, *à part*

et qui a tant de places. C' est bien cela. (*haut.*)

ah ! Monsieur De Saint-Réault est au château et Madame De Saint-Réault aussi, sans doute ?

François.

Oui, monsieur le sous-préfet, ainsi que la marquise De Loudan et Madame Arriégo ; mais ces dames sont en ce moment à Paris, au cours de Monsieur Bellac, avec Mademoiselle Suzanne De Villiers.

Paul.

Et il n' y a pas d' autres personnes en résidence ici ? ...

François.

Il y a madame la duchesse De Réville, la tante de madame.

Paul.

Oh ! Je ne parle ni de la duchesse, ni de miss Watson, ni de Mademoiselle De Villiers qui sont de la maison, mais des étrangers comme nous.

François.

Non, monsieur le sous-préfet, c' est tout.

Paul.

Et on n' attend personne ?

p11

François.

Personne ? ... si, monsieur le sous-préfet : Monsieur Roger, le fils de madame la comtesse, arrive aujourd' hui même de sa mission scientifique en Orient ; on l' attend d' un moment à l' autre... ah, et puis Monsieur Bellac, le professeur, qui, après son cours, va venir s' installer ici pour quelque temps ; du moins on l' espère.

Paul, *à part.*

c' est donc pour cela qu' il y a tant de dames.

(*haut.*) c' est bien, merci.

François.

Alors, monsieur le sous-préfet veut bien attendre ?

Paul.

Oui, et dites à madame la comtesse de ne pas se presser.

ACTE I SCENE IV

Paul, Jeanne.

Paul.

Ouf ! Quelle peur tu m' as faite avec ta musique ! ...

mais tu t' en es bien tirée. Bravo ! Changer

Lecocq en Beethoven, ça c' est très fort !

Jeanne.

Je suis si bête, n' est-ce pas ? ..

p12

Paul.

Oh ! Que je sais bien que non ! Ah çà ! Puisque nous

avons encore cinq minutes, un mot sur les gens

d' ici ; c' est prudent !

Jeanne.

Ah ! Bien, non !

Paul.

Voyons, Jeanne, cinq minutes ! Ces renseignements

sont indispensables.

Jeanne.

Alors, après chaque renseignement, tu m' embrasseras

Paul.

Eh bien, oui, voyons ! Quelle enfant ! Ah ! ça ne

sera pas long, va ! ... la mère, le fils, l' ami et les

invités, -ni hommes, ni femmes, tous gens sérieux.

Jeanne.

Eh bien, cela va être gai.

Paul.

Rassure-toi ! Il y en a deux qui ne le sont pas,

sérieux, je te les ai gardés pour la fin.

Jeanne.

Attends, paie-moi d' abord ! (*elle compte sur ses*

doigts.) Madame De Céran, une ; son fils

Roger, deux ; miss Lucy, trois ; deux

Saint-Réault ; un Bellac ; une Loudan et une

Arriégo, cela fait huit.

elle tend la joue.

Paul.

Huit quoi

p13

Jeanne.

Huit renseignements, donc ; allons paie...

elle tend la joue.

Paul.

Quelle enfant ! ... tiens ! Tiens ! Tiens !

il l' embrasse coup sur coup.

Jeanne.

Ah ! Pas si vite ; détaille ! Détaille !

Paul, *après l' avoir embrassée plus lentement.*

là ! Es-tu contente ?

Jeanne.

Je peux attendre. Voyons les deux pas sérieux, maintenant.

Paul.

D' abord la duchesse De Réville, la tante à succession, une jolie vieille qui a été une jolie femme...

Jeanne, *d' un air interrogateur.*

hem ?

Paul.

On le dit. Un peu hurluberlu et forte en...

propos, mais excellente, avec du bon sens, tu verras... et enfin, pour le bouquet,

Suzanne De Villiers. Oh ! Celle-là pas sérieuse du tout, par exemple ; pas assez ;

Jeanne.

Enfin !

Une gamine de dix-huit ans, étourdie, bavarde, emballée, avec des audaces de tenue et de langage...

oh ! Mais... et dont l' histoire est tout un roman.

p14

Jeanne.

à la bonne heure ! Nanan, cela ! Voyons !

Paul.

C' est la fille d' une certaine veuve...

Jeanne, *même jeu que plus haut*

hem ?

Paul.

Dam ! Une veuve ! ... et de ce fou de Georges De Villiers, un autre neveu de la duchesse qu' elle adorait. Une fille naturelle, par conséquent.

Jeanne.

Naturelle ? Oh ! Mais c' est délicieux !

Paul.

La mère est morte, le père est mort. La petite est restée seule à douze ans avec un héritage de viveur et une éducation toute pareille. Georges lui apprenait le javanais. La duchesse, qui en est folle, l' a amenée chez Madame De Céran qui la déteste, et elle lui a fait donner Roger pour tuteur. On a bien essayé de la mettre au couvent, mais elle s' en est sauvée deux fois ; on l' en a renvoyée une troisième, et la voilà ici ! Juge de l' effet dans la maison ! Un feu d' artifice

dans la lune. -ah ! J' ai bien fini, j' espère ;
c' est gentil, ça ?
Jeanne.
S gentil que je te fais grâce des deux baisers que
tu me dois...
Paul, *désappointé*.
ah !

p15

Jeanne.
Et que c' est moi qui te les donne.
Ile l' embrasse
Paul.
Folle ! (*l porte du fond s' ouvre.*) oh !
Saint-Réault et Madame De Céran ! Souffle-moi
dans l' oeil ! ... non ! ... elle ne nous a pas
vus ! Tiens-toi ! Hum ! Tenez-vous ! ...

ACTE I SCENE V

Paul, Jeanne, Madame De Céran
et Saint-Réault, *sur la porte, causant sans
les voir*.
Madame De Céran.
Mais non, mon ami ! Pas au premier tour ! Comprenez
donc ! 15-8-15, au premier tour... il y a
ballottage au premier tour, par conséquent second
tour ; c' est pourtant simple.
Saint-Réault.
Simple ! Simple ! Au second tour, puisque je n' ai
que quatre voix de second tour, avec nos neuf
voix du premier tour, cela ne nous fait que treize
au second tour.
Madame De Céran.
Et nos sept de premier tour, cela fait vingt au
second tour ; comprenez donc !

p16

Saint-Réault, *éclairé*.
ah !
Paul, *à Jeanne*.
c' est si simple.
Madame De Céran.
Mais ! ... je vous le répète, soignez Dalibert et ses
libéraux. L' académie est libérale dans ce moment-ci...
(*insistant.*) dans ce moment-ci.

ils descendent en scène en causant.

Saint-Réault.

Revel n'est-il pas aussi directeur de la jeune école ?

Madame De Céran, *le regardant.*

ah ça ! Revel n'est pas mort, que je sache ? ...

Saint-Réault.

Mais non.

Madame De Céran, *de même.*

ni malade ? Hein ?

Saint-Réault, *un peu embarrassé.*

oh ! Malade... il l'est toujours.

Madame De Céran.

Eh bien, alors ?

Saint-Réault.

Enfin, il faut être prêt, qui sait ? ... je vais m'en occuper.

Madame De Céran, *à part.*

il y a quelque chose. (*apercevant Raymond et allant à lui.*) ah ! Mon cher Monsieur Raymond, je vous oubliais, pardonnez-moi.

p17

Paul.

Oh ! Comtesse... (*lui présentant Jeanne.*)

Madame Paul Raymond.

Madame De Céran.

Soyez la bienvenue dans ma maison, madame. Vous êtes ici chez une amie. (*les présentant à Saint-Réault et le leur présentant.*)

M Paul Raymond, sous-préfet d' Agenis ;

Madame Paul Raymond ; monsieur le baron ériel De Saint-Réault.

Paul.

Je suis d' autant plus heureux de vous être présenté, monsieur le baron, que, bien jeune, j' ai eu l' honneur de connaître votre illustre père.

(*à part.*) il m' a collé à mon baccalauréat.

Saint-Réault, *saluant.*

fort heureux, monsieur le préfet, de cette coïncidence.

Moins que moi, monsieur le baron ; en tous cas, moins fier.

Saint-Réault va à la table et écrit.

Madame De Céran, *à Jeanne.*

vous trouverez ma maison peut-être un peu austère pour votre jeunesse, madame ; ne vous en prenez qu' à votre mari si votre séjour ici comporte quelque monotonie, et dites-vous pour vous consoler que se résigner c' est obéir, et qu' en venant vous n' étiez pas libre.

Jeanne, *gravement*.

en quoi donc, madame la comtesse ? être libre, ce n' est

p18

pas faire ce que l' on veut, mais ce que l' on juge meilleur... a dit le philosophe Joubert.

Madame De Céran, *après avoir regardé Paul, approbativement*.

voilà un mot qui me rassure, mon enfant. Du reste, pour purement intellectuel que soit le mouvement de mon salon, il n' est pas sans attrait pour les esprits élevés. Et tenez, aujourd' hui, précisément, la soirée sera particulièrement intéressante.

M De Saint-Réault veut bien nous lire un extrait de son travail inédit sur rama-ravana et les légendes sanscrites.

Paul.

Vraiment ! Oh ! Jeanne ! ..

Jeanne.

Que bonheur !

Madame De Céran.

Après quoi, je crois pouvoir vous promettre quelque chose de M Bellac.

Jeanne.

Le professeur ?

Madame De Céran.

Vous le connaissez ?

Jeanne.

Quelle dame ne le connaît pas ? Oh ! Mais cela va être charmant.

Madame De Céran.

Une causerie intime, *ad usum mundi*, quelques mots seulement, mais du fruit rare, et enfin, pour terminer, la lecture d' une pièce inédite.

p19

Paul.

Oh ! En vers peut-être ?

Madame De Céran.

Oui, le premier ouvrage d' un jeune poète inconnu qu' on me présente ce soir et dont l' oeuvre vient d' être admise au théâtre-français.

Paul.

Voilà de ces bonnes fortunes que les délicats ne rencontrent que chez vous, comtesse.

Madame De Céran.

Toute cette littérature ne vous effraie pas un peu, madame ? ... car enfin une soirée comme celle-là, c' est autant de perdu pour votre beauté.

Jeanne, *gravement*.

ce que le vulgaire appelle temps perdu est bien souvent du temps gagné, comme a dit

M De Tocqueville !

Madame De Céran, *la regardant étonnée, bas à Paul*.

elle est charmante ! (*Saint-Réault se lève et va vers la porte.*) eh bien, Saint-Réault,

où allezvous donc ?

Saint-Réault, *sortant*.

au chemin de fer ; excusez-moi... un télégramme...

je reviens dans dix minutes.

il sort.

Madame De Céran.

Décidément, il y a quelque chose... (*elle cherche sur la table.*) (*à Jeanne et à Paul.*)

pardon ! (*elle sonne, François paraît.*) les journaux ?

p20

François.

M De Saint-Réault les a pris ce matin, madame la comtesse. Ils sont dans sa chambre.

Paul, *tirant le journal amusant de sa poche*.

si vous voulez, comtesse ! ...

Jeanne l' arrête brusquement, tire le journal des débats de la sienne et le remet à

Madame De Céran.

Jeanne.

Il est d' aujourd' hui.

Madame De Céran.

Volontiers... je suis curieuse... encore pardon.

elle ouvre le journal et lit.

Paul, *bas à sa femme*.

bravo ! Très bien ! Continue ! Exquis le

Joubert ! Et le Tocqueville ! ... ah ! ça...

Jeanne, *bas*.

ce n' est pas de Tocqueville, c' est de moi.

Paul.

Oh !

Madame De Céran, *lisant*.

Revel très malade... allons donc ! J' étais bien sûre ! ... il ne perd pas de temps, Saint-Réault.

(*rendant le journal à Paul.*) je sais ce que je voulais savoir, merci ! Je ne veux pas vous retenir, on va vous indiquer os chambres. Nous dîmons à six heures très précises ; la duchesse est fort exacte, vous le savez. à quatre heures, le

consommé ; à cinq, la promenade, à six, le dîner.
(*quatre heures sonnent.*) et tenez, quatre heures,
la voici.

ACTE I SCENE VI

p21

*les mêmes, la duchesse entre suivie de
François qui dispose son fauteuil et son panier
à tapisserie, et d' une femme de chambre qui
porte le consommé. Elle va s' asseoir dans le
fauteuil préparé pour elle.*

Madame De Céran.

Ma chère tante, voulez-vous me permettre de vous
présenter...

La Duchesse, *s' installant.*

attends un peu... attends un peu... là ! Me
présenter qui donc ? ... (*elle regarde avec son
binocle.*) ce n' est pas Raymond,
j' imagine ? ... il y a beau jour que je le connais.

Paul, *s' avançant avec Jeanne.*

non, duchesse ; mais Madame Paul Raymond, sa
femme, si vous le voulez bien.

La Duchesse, *lorgnant Jeanne qui salue.*

elle est jolie ! ... elle est très jolie ! Avec ma
petite Suzanne et Lucy, malgré ses lunettes, ça
fera trois jolies femmes dans la maison... ce ne
sera, ma foi, pas trop. (*elle boit. à Jeanne.*)
et comment, charmante comme vous êtes, avez-vous
épousé cet affreux républicain-là ? ...

Paul, *se récriant.*

oh ! Duchesse ! Républicain, moi !

p22

La Duchesse.

Ah ! Vous l' avez été au moins.

elle boit.

Paul.

Oh ! Bien, comme tout le monde, quand j' étais petit.
C' est la rougeole politique cela, duchesse ; tout
le monde l' a eue.

La Duchesse, *riant.*

ah ! Ah ! La rougeole ! ... il est drôle.

(*à Jeanne.*) et vous, êtes-vous un peu gaie
aussi, mon enfant, voyons ?

Jeanne, *réservée*.
mon dieu, madame la duchesse, je ne suis pas ennemie
d' une gaieté décente.. et je...

La Duchesse.

Oui ; enfin, entre un pinson et vous, il y a une
différence, je vois cela. Tant pis ! Tant pis ! ...
j' aime qu' on soit gaie, moi... surtout à votre
âge. (*à la femme de chambre.*) tenez, ôtez-moi
cela.

elle montre sa tasse.

Madame De Céran, *à la femme de chambre.*
voulez-vous conduire Madame Raymond chez elle,
mademoiselle ? (*à Jeanne.*) votre appartement
est par ici, à côté du mien...

Jeanne.

Merci, madame. (*à Paul.*) venez, mon ami.

Madame De Céran.

Non ! Votre mari, je l' ai mis par là, lui, de l' autre
côté, avec nos laborieux ; entre le comte, mon
fils et M Bellac, dans ce pavillon que nous
appelons ici, un peu prétentieusement

p23

peut-être, le pavillon des muses. (*à Paul.*)
François va vous y conduire ; j' ai pensé que vous
seriez mieux là pour travailler.

Paul.

Admirablement, comtesse, et je vous remercie.

(*Jeanne le pince.*) aïe !

Jeanne, *doucement.*

allez, mon ami !

Paul, *bas.*

tu viendras au moins m' aider à défaire mes malles.

Jeanne.

Comment ?

Paul.

Par les corriors, en haut.

La Duchesse, *à Madame De Céran.*

si tu crois que tu leur fais plaisir avec ta
séparation de corps.

Jeanne, *bas, à Paul.*

je suis trop bonne.

Madame De Céran, *à Jeanne.*

comment, est-ce que cet arrangement vous
contrarie ?

Jeanne.

Moi, madame la comtesse, mais pas le moins du
monde. D' ailleurs, vous savez mieux que personne
quid deceat, quid non.

elle salue.

Madame De Céran, *à paul.*

*tout à fait charmante !
ils sortent ; Paul à droite, Jeanne à gauche.*

ACTE I SCENE VII

p24

Madame De Céran, la duchesse, *assise près de la table de gauche et travaillant à sa tapisserie.*

La Duchesse.

Ah elle parle latin ! Allons ! Allons ! Elle ne déparera pas la collection.

Madame De Céran.

Vous savez, ma tante, que Revel est au plus mal.

La Duchesse.

Il ne fait que cela, et puis qu' est-ce que cela me fait ?

Madame De Céran, *s' asseyant.*

comment, ma tante ! Mais Revel est un second Saint-Réault. Il occupe au moins quinze places. Celle de directeur de la jeune école, entre autres, une situation qui mène à tout : voilà ce qu' il faudrait à Roger. Justement il revient aujourd' hui et j' ai le secrétaire du ministre à dîner ce soir, vous le savez.

La Duchesse.

Oui, une nouvelle couche qui s' appelle Toulonnier.

Madame De Céran.

Ce soir, j' emporte la place.

p25

La Duchesse.

Alors tu veux en faire un maître d' école, de ton fils, à présent ?

Madame De Céran.

Mais c' est le pied à l' étrier, ma tante, comprenez donc !

La Duchesse.

Il est vrai que tu l' as élevé comme un pion.

Madame De Céran.

J' en ai fait un homme sérieux, ma tante.

La Duchesse.

Oh ! Oui, parlons-en ! Un homme de vingt-huit ans, qui n' a pas encore seulement... fait une bêtise, je le parierais ; si ce n' est pas honteux !

Madame De Céran.
à trente ans, il sera de l' institut, à trente-cinq
à la chambre.
La Duchesse.
Ah ça ! Décidément, tu veux recommencer avec le fils
ce que tu as fait avec le père ?
Madame De Céran.
Ai-je donc si mal fait ?
La Duchesse.
Ah ! Pour ton mari, je ne dis pas : un coeur sec, une
intelligence médiocre...
Madame De Céran.
Ma tante !

p26

La Duchesse.
Laisse-moi donc tranquille, c' était un imbécile,
ton mari !
Madame De Céran.
Duchesse !
La Duchesse.
Un imbécile avec de la tenue ! Tu l' as poussé dans la
politique. C' était indiqué. Et encore tout ce que tu
as pu en faire, c' est un ministre de l' agriculture et
du commerce. Il n' y a pas tant de quoi te vanter !
Enfin, passe pour lui ; mais pour Roger, c' est
autre chose : il est intelligent, lui, il a du coeur
ou il en aura... que diable ! Ou il ne serait pas
mon neveu. Tu ne penses pas à cela, toi ?
Madame De Céran.
Je pense à sa carrière, ma tante !
La Duchesse.
Et à son bonheur ?
Madame De Céran.
J' y ai pensé.
La Duchesse.
Oui, oui, oh ! Lucy, n' est-ce pas ? Ils
s' écrivent, je sais cela ; c' est joli, va ! Une
jeune fille qui a des lunettes et qui n' a pas de
gorge..., tu appelles ça penser à son bonheur, toi ?
Madame De Céran.
Duchesse, vous êtes terrible.
La Duchesse.
Une manière d' aérolithe qui est tombé ici pour
quinze

p27

jours et y est depuis deux ans, une pédante qui correspond avec les savants, qui traduit Schopenhauer.

Madame De Céran.

Une personne sérieuse, instruite, orpheline, extrêmement riche et bien née, la nièce du lord chancelier qui me l' a recommandée... ce serait pour Roger une femme...

La Duchesse.

Cette banquise anglaise ? ... brrr ! ... rien qu' à l' embrasser il aurait le nez gelé. Du reste, tu fais fausse route, tu sais. D' abord Bellac en tient pour elle ; oui, le professeur. Oh !

Il m' a demandé trop de renseignements... et puis elle en tient pour lui.

Madame De Céran.

Lucy ?

La Duchesse.

Oui ! Lucy ! Parfaitement ! Comme vous toutes, d' ailleurs ; vos en êtes toutes folles ! ... oh !

Mais je m' y connais mieux que toi, peut-être. Non, non, ce n' est pas Lucy qu' il faut à ton fils.

Madame De Céran.

Oui, c' est Suzanne, je sais vos desseins.

La Duchesse.

Et je ne m' en cache pas ! Oui, si j' ai amené Suzanne chez toi, c' est pour qu' il l' épouse. Si j' ai voulu qu' il ût son tteur et un peu son maître, c' est pour qu' il l' épouse, et il l' épousera, j' y compte bien.

Madame De Céran.

Vous comptez sans moi, duchesse, qui n' y consentirai jamais !

p28

La Duchesse.

Et pourquoi donc ? Une enfant...

Madame De Céran.

Inquiétante d' origine, inquiétante d' allures, sans éducation, sans tenue !

La Duchesse, *éclatant de rire*.

tout à fait moi, à son âge !

Madame De Céran.

Sans fortune, sans naissance !

La Duchesse.

Sans naissance ! La fille de mon pauvre Georges, si beau, si bon, si brave... ta cousine, après tout.

Madame De Céran.

Une enfant naturelle !

La Duchesse.

Naturelle ! Eh bien, quoi ? Naturelle ! Est-ce que tous les enfants ne sont pas naturels ? ... tu me fais rire ! Et puis d' ailleurs il l' a reconnue. Et puis, et puis tu auras beau faire, tu sais, si le diable s' en mêle... et moi donc !

Madame De Céran.

Il s' en est mêlé, duchesse, mais pas comme vous l' espérez : c' est vous qui faites fausse route.

La Duchesse.

Oh ! Le professeur ! Oui, oui, Bellac. Tu m' as dit cela. Tu crois qu' on ne peut pas aller à son cours sans l' aimer alors ?

p29

Madame De Céran.

Mais Suzanne n' en manque pas un, ma tante, et elle prend des notes, et elle rédige, et elle travaille ; un travail sérieux, Suzanne ! Et quand il est là, elle ne le quitte pas d' un instant, elle boit ses paroles. Et tout cela pour la science, alors ? Allons donc ! Ce n' est pas la science qu' elle aime, c' est le svant ! C' est aussi clair ! Il n' y a qu' à la voir avec Lucy, d' ailleurs : elle en est jalouse. Et cette coquetterie qui lui est venue, et son caractère, depuis quelque temps ? Elle chante, elle boude, elle rougit, elle pâlit, elle rit, elle pleure...

La Duchesse.

Giboulées d' avril : c' est la fleur qui vient. Elle s' ennuie, cette enfant.

Madame De Céran.

Ici ?

La Duchesse.

Ici ! Ah çà, est-ce que tu t' imagines qu' on s' amuse, ici ? Mais moi, tu entends, moi ! ... est-ce que tu crois que si j' avais dix-huit ans je serais ici, moi, avec toutes tes vieilles et tous tes vieux ? Ah ! Bien oui ! Mais je serais toujours fourrée avec des jeunes gens, moi ! Et les plus jeunes possible, et les plus beaux possible, et qui me feraient la cour le plus possible ! Nous autres femmes, vois-tu, il n' y a qu' une seule chose qui ne nous ennuie jamais, c' est d' aimer et d' être aimées ! Et plus je vieillis, plus je vois qu' il n' y a pas d' autre bonheur au monde.

Madame De Céran.

Il y en a de plus sérieux, duchesse.

p30

La Duchesse.

De plus sérieux que l' amour ! Allons donc !

C' est-à-dire que quand celui-là vous échappe, on s' en fait d' autres : quand on est vieux on a des faux bonheurs comme on a des fausses dents, mais il n' y en a qu' un vrai ! Un seul ! C' est l' amour ! C' est l' amour, je te dis !

Madame De Céran.

Vous êtes romanesque, ma tante.

La Duchesse.

C' est de mon âge, ma nièce. Les femmes le sont deux fois : à seize ans pour elles, et à soixante ans pour les autres. En résumé, tu veux que Lucy épouse ton fils ; moi je veux que ce soit Suzanne ; tu dis que c' est Suzanne qui aime Bellac, moi je dis que c' est Lucy. Nous avons peut-être tort toutes les deux. C' est Roger qui jugera.

Madame De Céran.

Comment ?

La Duchesse.

Oui ; je lui exposerai la situation, et pas plus tard que tout à l' heure, dès son arrivée.

Madame De Céran.

Vous voulez ! ...

La Duchesse.

Ah ! C' est son tuteur ! Il faut qu' il le sache.

(*à part.*) et puis ça l' émoustillera un peu, il en a besoin !

ACTE I SCENE VIII

p31

Madame De Céran, la duchesse, Lucy,
en grande toilette décolletée, avec une pèlerine.

Lucy.

Je crois que voici votre fils, madame.

Madame De Céran.

Le comte !

La Duchesse.

Roger !

Lucy.

Sa voiture entre dans la cour.

Madame De Céran.

Enfin !

La Duchesse.

Tu avais peur qu' il ne revînt pas ?

Madame De Céran.

Qu' il ne revînt pas à temps, oui... à cause de cette place.

Lucy.

Oh ! ... il m' avait écrit ce matin qu' il arriverait aujourd' hui, jeudi.

La Duchesse.

Et vous avez manqué le cours du professeur pour le voir plus tôt ? C' est bien, cela.

p32

Lucy.

Oh ! Ce n' est pas pour cela, madame.

La Duchesse, *bas*, à *Madame De Céran*.

tu vois ? ... (*haut*.) non, alors ? ...

Lucy.

Non... je cherchais... je... c' est autre chose qui m' a retenue.

La Duchesse.

Ce n' est pourtant pas pour le nommé Schopenhauer que vous avez fait cette toilette-là, j' imagine ?

Lucy.

Mais n' attend-on pas du monde ici, ce soir, madame ?

La Duchesse, *bas*, à *Madame De Céran*.

Bellac, c' est assez clair. (*à Lucy*.) mes compliments, d' ailleurs. Il n' y a que ces affreuses lunettes... pourquoi donc portez-vous des infamies pareilles ?

Lucy.

Parce que je n' y vois pas sans cela, madame.

La Duchesse.

Une belle raison ! (*à part*.) elle est pratique ; j' ai horreur de cela, moi ! ... c' est égal, elle est moins maigre que je ne croyais. Ces anglaises ont d' aimables surprises.

Madame De Céran.

Ah ! Voici mon fils.

ACTE I SCENE IX

p33

les mêmes, Roger.

Roger.

Ma mère ! Ah ! Ma mère ! ... que je suis heureux de

vous revoir.
Madame De Céran.
Et moi de même, mon cher enfant.
elle lui tend la main qu' il baise.
Roger.
Qu' il y a longtemps ! ... encore !
il lui baise encore la main.
La Duchesse, *à part.*
ils ne s' étoufferont pas.
Madame De Céran, *lui faisant voir Madame De Réville.*
la duchesse, mon ami.
Roger, *allant à la duchesse.*
duchesse !
La Duchesse.
Appelle-moi ma tante et embrasse-moi !
Roger.
Ma chère tante...
il va pour lui baiser la main.
La Duchesse.
Non ! ... non ! ... sur les joues, moi, sur les
joues. Ce

p34

sont les petits profits de mon âge... mais
regarde-moi donc ! ... tu as toujours ton petit air
pion ! Tiens ! Tu as laissé pousser tes moustaches,
il est tout à fait mignon comme cela, ce garçon.
Madame De Céran.
J' espère bien, Roger, que vous couperez cela.
Roger.
Oui, ma mère, soyez tranquille... ah ! Lucy ;
bonjour, Lucy ! ...
Lucy.
Bonjour, Roger ! (*poignées de mains.*) vous
avez fait un bon voyage ?
Roger.
Oh des plus intéressants ; figurez-vous un pays
presque inexploré et, comme je vous l' écrivais,
une mine véritable pour le savant, le poète et
l' artiste.
La Duchesse, *s' asseyant.*
et les femmes ? Parle-moi un peu des femmes.
Madame De Céran.
Duchesse !
Roger, *étonné.*
de quelles femmes, ma tante ?
La Duchesse.
De ces femmes d' Orient qui sont si belles, il
paraît...
ah ! Coquin !

Roger.

Je vous avouerai, ma tante, que le temps m' a manqué
pour vérifier ce... détail.

p35

La Duchesse, *indignée*.
ce détail !

Roger, *souriant*.

du reste, le gouvernement ne m' avait pas envoyé pour cela.

La Duchesse.

Mais qu' est-ce que tu as vu, alors ?

Roger.

Vous lirez cela dans la *revue archéologique*.

Lucy.

Sur les monuments funéraires de l' Asie occidentale, n' est-ce pas, Roger ?

Roger.

Où, oh ! Lucy, il y a là des tumuli...

Lucy.

Ah ! Des tumuli !

La Duchesse.

Voyons, voyons, vous marivauderez quand vous serez seuls. Dis-moi un peu, tu dois être fatigué ? ...

tu arrives à l' instant ?

Roger.

Oh ! Non, ma tante, je suis depuis hier soir à Paris.

La Duchesse.

Tu as été au spectacle :

Roger.

Non, j' ai été simplement voir le ministre.

Madame De Céran.

Très bien ! Et qu' est-ce qu' il t' a dit ?

Lucy.

Je vos laisse.

Madame De Céran.

Ah ! Vous pouvez rester, Lucy.

Lucy.

Non, il est plus convenable que je vous laisse, je
reviendrai tout à l' heure ; ... à tout à l' heure,

Roger.

elle lui tend la main.

Roger, lui serrant la main.

à tout à l' heure, Lucy.

La Duchesse, *à part.*

pour ceux-là, je les garantis calmes, on ne peut
plus calmes.

*Lucy sort. Roger l' accompagne jusqu' à la porte
de droite, Madame De Céran s' assied sur le
fauteuil, de l' autre côté de la table.*

ACTE I SCENE X

les mêmes, moins Lucy.

Madame De Céran.

Et qu' est-ce qu' il t' a dit, le ministre,
voyons ? ...

La Duchesse.

Ah ! Oui, au fait, parlons-en un peu il y avait
longtemps.

p37

Roger.

Il m' a interrogé sur les résultats de mon voyage et
m' a demandé mon rapport dans le plus bref délai, en
assignant au jour de son dépôt une récompense que
vous devinez, n' est-ce pas.

*il montre sa boutonnière où est le ruban de
chevalier.*

Madame De Céran.

Officier ? C' est bien, mais j' ai mieux. Et puis ?

Roger.

Et puis, il m' a chargé de vous présenter ses
respects, ma mère, en vous priant de penser à lui,
pour cette loi, au sénat.

Madame De Céran.

Je penserai à lui s' il pense à nous... il faut te
mettre à ton rapport sans tarder.

Roger.

à l' instant même.

Madame De Céran.

Tu as mis des cartes chez le président ?

Roger.

Ce matin, oui, et chez le général De Briais et
chez Madame De Vielfond.

Madame De Céran.

Bon ! Il faut qu' on sache ton retour. Du reste, je
ferai passer une note aux journaux. à ce propos, une
observation. Les articles que tu as envoyés de
là-bas sont bien ; seulement j' y ai découvert avec
étonnement une tendance à... comment dirai-je ?
à l' imagination, au style ; il y a des paysages...

p38

des digressions... il y a même des vers...
(*d' u ton de reproche douloureux.*) des vers
d' Alfred De Musset, mon enfant !

La Duchesse.

Oui, enfin, c' était presque amusant, méfie-toi de
cela.

Madame De Céran.

La duchesse plaisante, mon ami, mais garde-toi de la
poésie, je t' en prie... tu traites des matières
sérieuses, sois sérieux.

Roger.

Je ne croyais pas, ma mère... à quoi reconnaît-on
qu' un article est sérieux, alors ?

La Duchesse, *montrant une brochure.*

à ce qu' il n' est pas coupé, mon ami.

Madame De Céran.

Ta tante exagère, mon enfant ; mais crois-moi, va,
pas de poésie. Et maintenant, nous dînons à six
heures. Tu as ton rapport sur les *tumuli* à
faire et une heure devant toi. Je ne te retiens
plus ; va à ton travail, va ! ...

La Duchesse.

Un instant ! ... maintenant que vos épanchements de
coeur sont terminés, parlons d' affaires, s' il
vous plaît. Et Suzanne ?

Roger.

Oh ! Chère petite, où donc est-elle ?

La Duchesse.

Au cours de littératures comparées, mon ami.

Roger.

Suzanne ?

p39

La Duchesse.

Oui au cours de Bellac.

Roger.

Bellac ? .. qui, Bellac ? ..

La Duchesse.

Un champignon de cet hiver, le savant à la mode, un de
ces abbés galants d' école normale, courtisant les
femmes, courtisé d' elles, et se poussant par ce
moyen. La princesse Okolitch, qui en est folle,
comme toutes nos vieilles, du reste, a imaginé de lui
faire faire deux fois par semaine, dans son salon,
un cours dont la littérature est le prétexte et le
cailletage le but. Or, à force de voir toute la
haute femellerie férue du génie de ce vadius jeune,
aimable et facond, il paraît que ta pupille a fait
comme les autres, voilà !

Madame De Céran.

Inutile, duchesse...

La Duchesse.

Pardon, c' est son tuteur, il doit tout savoir.

Roger.

Mas qu' est-ce que cela veut dire, ma tante ?

La Duchesse.

ça veut dire que Suzanne est amoureuse de ce monsieur ! Là... comprends-tu ?

Roger.

Suzanne ! .. allons donc ; cette gamine !

La Duchesse.

Oh ! Il ne faut pas longtemps à une gamine pour passer femme, tu sais.

p40

Roger.

Suzanne !

La Duchesse.

Enfin, voilà ce que ta mère prétend.

Madame De Céran.

Je prétends, je prétends que cette... demoiselle recherche visiblement les bonnes grâces d' un homme beaucoup trop sérieux pour l' épouser, mais assez galant pour s' amuser d' elle, et je prétends que, dans ma maison, cette aventure qui n' en est encore qu' à l' inconvenance, n' aille pas jusqu' au scandale.

La Duchesse, à *Roger*.

tu entends ?

Roger.

Mais, ma mère, vous me confondez ! Suzanne ! Une enfant que j' ai laissée en robe courte, grimpant aux arbres, une gamine à qui je donnais des pensums, qui sautait sur mes genoux, qui m' appelait papa... allons donc ! ... c' est impossible... une dépravation aussi précoce...

La Duchesse.

Une dépravation ! Parce qu' elle aime ! Ah ! Tu es bien le fils de ta mère, toi, par exemple ! ... et quant à être précoce, il y a beau jour qu' à son âge mon coeur avait parlé... c' était un hussard, moi ! Oui, bleu et argent ! Superbe ! ... il était bête comme son sabre ! Mais à cet âge-là ! ... un coeur neuf, c' est comme une maison neuve, ce ne sont pas les vrais locataires qui essuient les plâtres ! Enfin, il paraît que Bellac... ah ! C' est invraisemblable ; mais les jeunes filles... il faut se méfier. (*à part.*) je n' en crois pas un mot,

p41

mais ça l'émoustille... (*haut.*) et c'est pourquoi tu vas me faire le plaisir de planter là tes *tumuli* et de t'occuper d'elle et rien que d'elle.

Madame De Céan, la duchesse, Roger, Suzanne.

Suzanne, *entrant à pas de loup derrière Roger, lui met la main sur les yeux*

coucou ! ...

Roger, *se levant.*

hein ?

Suzanne, *venant se placer devant lui.*

ah ! La voilà.

Roger, *surpris.*

mais, mademoiselle...

Suzanne.

Vilain ! ... qui ne reconnaît pas sa fille

Roger.

Suzanne !

La Duchesse, *à part.*

il rougit.

Suzanne.

Eh bien ! Tu ne m'embrasses pas ?

Madame De Céran.

Suzanne, voyons, il n'est pas convenable...

p42

Suzanne.

D'embrasser son père ? .. ah bien !

La Duchesse, *à Roger.*

mais embrasse-la donc, voyons ! ...

ils s'embrassent.

Suzanne.

C'est moi qui suis contente ! ... je ne savais pas que tu arrivais aujourd'hui, figure-toi ! C'est Madame De Saint-Réault qui m'a appris cela, au cours, tout à l'heure ; alors, moi, sans rien dire...

j'étais précisément près d'une porte... je me suis esquivée et j'ai couru au chemin de fer !

Madame De Céran.

Seule ?

Suzanne.

Oui, toute seule ! Oh ! C'est amusant ! ... mais le plus drôle, vous allez voir ! ... j'arrive au guichet, pas d'argent, ah ! ! Voyant cela, un monsieur qui prenait son billet m'offre de prendre le mien, un jeune homme très poli. Il allait à Saint-Germain justement. Et puis un autre, un

vieux très respectable ! Et puis un troisième, et
puis tout le monde, tous les messieurs qui étaient
là... ils allaient tous à Saint-Germain :
" mais, mademoiselle, je vous en prie ! ...
je ne souffrirai pas... moi, mademoiselle, moi ! ... "
j' ai donné la préférence au vieux respectable ;
tu comprends, c' était plus convenable.
Madame De Céran.
Tu as accepté ?
Suzanne.
Je ne pouvais pas rester là, voyons.

p43

Madame De Céran.
D' un étranger ?
Suzanne.
Puisque c' était un vieux respectable ! ... oh ! Il a
été très bien ; il m' a aidée à monter en wagon...
oh ! Très bien ! Tous, du reste ! ... car ils étaient
tous montés avec nous. Et si aimables ! Ils
m' offraient les coins, ils levaient les glaces,
et puis ils s' empressaient : " par ici,
mademoiselle ; ... non, vous iriez en arrière ! ...
tenez, par là ; pas de soleil, mademoiselle ! ... "
et ils tiraient leurs manchettes, et ils frisaient
leurs moustaches, et ils faisaient des grâces, tout
à fait comme pour une dame... oh ! Oui, c' est amusant
de sortir seule ! ... il n' y a que le vieux
respectable qui me parlait toujours de ses
propriétés immenses ! ... ça m' était bien égal.
Madame De Céran.
Mais c' est monstrueux !
Suzanne.
Oh ! Non ; mais le plus étonnant, c' est qu' en
arrivant, je retrouve mon porte-monnaie ! Dans ma
poche ! ... alors, j' ai remboursé le vieux respectable,
j' ai fait une belle révérence à ces messieurs, et
j' ai filé. Ah ! Ah ! Ils me regardaient tous...
(à Roger.) comme toi, tiens ! ... qu' est-ce
qu' il a ? ... mais embrasse-moi donc encore ! ...
Madame De Céran, à *la duchesse*.
voilà une inconvenance qui dépasse toutes les
autres.
Suzanne.
Une inconvenance !

p44

La Duchesse.
Tu vois bien qu' elle n' a pas conscience...
Madame De Céran.
Une jeune fille, seule, par les chemins !
Suzanne.
Lucy sort bien seule !
Madame De Céran.
Lucy n' a pas dix-huit ans.
Suzanne.
Jecrois bien ! Elle en a au moins vingt-quatre !
Lucy sait se conduire.
Suzanne.
Pourquoi ? Parce qu' elle a des lunettes ?
La Duchesse, *riant*.
Suzanne ! Voyons ! ... (*à part.*) je l' adore,
moi, cette enfant-là !
Madame De Céran.
Lucy n' a pas été renvoyée du couvent.
Suzanne.
Oh ! Cela, c' est une injustice, tu vas voir. Quand
je m' ennuyais...
Madame De Céran.
Inutile, votre tuteur le sait...
Suzanne.
Oui, mais il ne sait ps pourquoi... tu vas voir si
c' est une injustice. Quand je m' ennuyais trop en
classe, je me

p45

faisais mettre à la porte pour aller au jardin, tu
comprends ! ... oh ! Mon dieu ! C' était bien
facile... j' avais un moyen ! Au milieu d' un grand
silence, je m' écriais : - " ah ! Ce Voltaire, quel
génie ! " la soeur Séraphine me disait tout de
suite : sortez, mademoiselle ! Ce n' était pas long
et ça prenait toujours. Une fois, qu' il faisait un
beau soleil, je regardais par le carreau et tout
d' un coup, je dis : " ah ! Ce Voltaire, quel génie ! "
et j' attends. Rien ! ... -je répète : " oh !
Ce Voltaire... ! " encore rien... un silence !
Tout étonnée, je me retourne. La mère supérieure
était là, je ne l' avais pas entendue entrer.
Tableau ! Elle ne m' a pas envoyée au jardin,
non, elle m' a renvoyée ici ! Ah bien ! Tant pis ! ..
assez de couvent comme ça... maintenant je suis une
femme ! ... tiens !
Madame De Céran.
Votre conduite ne le prouve guère ; Madame De
Saint-Réault doit mourir d' inquiétude.
Suzanne,
oh ! Le cours était presque fini ; elle sera ici dans

un instant avec les autres et M Bellac... oh !
C' est lui qui a parlé aujourd' hui ! ... oh !
La Duchesse, *regardant Roger*.
hum !
Suzanne.
Et ce que ces dames l' ont applaudi ! Et il n' en
manquait pas à son cours, je vous en répons ! ...
et dans des toilettes ! ... ça avait l' air d' un
mariage à sainte-Clotilde... oh ! Mais il a été...
(*faisant claquer un baiser sur ses doigts.*)
superbe !
La Duchesse, *regardant Roger*.
hum !

p46

Suzanne.
Superbe ! ... aussi, il fallait entendre ces
dames... " ah ! Charmant ! Charmant ! ... "
Madame De Loudan en poussait, des petits cris
de cochon d' Inde... ah ! Ah ! Ah ! Je ne l' aime
pas, moi, cette femme-là !
La Duchesse, *regardant Roger*.
hum ! (*à Suzanne.*) et alors, voilà les notes
que tu prends au cours, toi ? ...
Suzanne.
Moi ? ... oh ! J' en prends d' autres. (*à Roger.*)
tu verras.
La Duchesse, *à Roger, prenant le cahier de notes
que Suzanne a déposé sur la table en entrant.*
on peut voir tout de suite. (*cinq heures
sonnent.*) cinq heures ! Oh ! Oh ! Et ma
promenade ! (*bas à Roger.*) eh bien, y vois-tu
quelque chose... pour Bellac ?
Roger.
Non, je...
La Duchesse.
Cherche ! Examine ! Déchiffre ! C' est un
palimpseste qui en vaut bien un autre ! Après tout,
c' est ton métier...
Roger
je n' y entends rien.
La Duchesse.
Et c' est ton devoir !
Madame De Céran, *à part.*
que de temps perdu !

p47

La Duchesse, *à part, regardant Roger.*
ça l'émoustille !
Suzanne, *à part, les regardant tous.*
qu'est-ce qu'ils ont donc ?

ACTE I SCENE XII

Roger, Suzanne.
Suzanne.
Comme tu me regardes ! ... parce que je suis venue seule ? ... tu es fâché ?
Roger.
Non, Suzanne, et pourtant vous devez comprendre...
Suzanne.
Mais tu me dis vous ? Ce n'est pas parce que tu es fâché ?
Roger.
Non, et cependant...
Suzanne.
Alors, c'est parce que tu trouves que je suis une femme, maintenant ? ... hein ? ... oui, n'est-ce pas ? .., dis-le ! ... oh ! Dis-le... cela me fera tant de plaisir.
Roger.
Oui, Suzanne, vous êtes une femme maintenant et c'est précisément pour cela qu'il faut vous observer davantage.

p48

Suzanne, *se pressant contre lui.*
c'est cela, gronde-moi, toi, je veux bien.
Roger, *la repoussant doucement.*
voyons, mettez-vous là !
Suzanne.
Mais attends donc ! Tu me dis : vous ; tu veux que je te dise vous aussi, alors ?
Roger.
Cela vaudrait mieux.
Suzanne.
Oh ! Que c'est amusant ! ... mais pas facile !
Roger.
Il y a bien d'autres convenances auxquelles il faudra désormais vous astreindre, et' est précisément là le reproche...
Suzanne.
Oui, oui, oh ! Je sais : pas de tenue !
Monsieur Bellac me l'a assez dit.
Roger.

Ah ! Monsieur...

Suzanne.

Mais qu' est-ce que tu veux ? ... pas moyen... ce n' est pas ma faute, va, je te jure, je vous jure... tu vois, ce n' est pas facile ; je m' étais pourtant bien promis qu' à ton... qu' à votre retour, tu me... vous... ah bien ! Je ne peux pas ! Tant pis ! Ce sera pour une autre fois ; oui, je m' étais promis qu' à ton retour tu me retrouverais aussi raide que Lucy,

p49

et ce que je m'appliquais ! ... voilà six mois que je m'applique... et puis, tout à coup j'apprends que tu arrives... et patatras ! Six mois de perdus, je manque mon effet !

Roger, *d'un ton de reproche.*

je manque mon effet !

Suzanne.

Ah ! Oui, je suis contente que tu sois revenu ! ...

je t'aime tant ! Mais tant ! Je t'adore ! ...

Roger.

Suzanne ! Suzanne ! Perdez donc l'habitude de vous servir de mots dont vous ne connaissez pas la portée.

Suzanne.

Comment ! ... je ne connais pas ! ... mais je connais très bien ! ... je t'adore, je te dis. Est-ce que tu ne m'aimes pas, toi, avec ton air tout drôle ? ... pourquoi as-tu un air tout drôle ? ... n'est-ce pas que tu m'aimes mieux que Lucy ?

Roger.

Suzanne !

Bien sûr ! Tu ne vas pas l'épouser ?

Roger.

Suzanne...

Suzanne.

On me l'a dit.

Roger.

Allons ! ... allons ! ...

alors pourquoi lui écris-tu ? ... oui, tu lui as écrit vingt-sept lettres, à elle ! ... oh ! Je les ai comptées... vingt-sept

p50

Roger.

C'était sur des choses...

Suzanne.

Et encore une ce matin... toujours sur des choses, alors ? Qu'est-ce que tu lui écrivais, hein... ce matin ?

Roger.

Mais tout simplement que j'arriverais jeudi.

Suzanne.

Que tu arriverais jeudi ? Que ça ! Bien vrai ? Mais pourquoi pas à moi, alors ? Je t'aurais vu la première.

Roger.

Mais ne vous ai-je pas écrit pendant mon absence ?

Et souvent. Suzanne.

Oh ! Souvent... dix fois ! Et encore des petits mots de rien du tout, au bas d'une page comme à un

baby. Je ne suis plus un baby, va, j' ai bien réfléchi pendant ces six mois ; j' ai appris des choses ! ...
quoi ? ... quelles choses ? (*Suzanne se penche sur son épaule et pleure.*)
Suzanne, qu' avez-vous ?
Suzanne, essuyant ses yeux en voulant rire.
ah ! Et puis j' ai travaillé ! ... oh ! Mais beaucoup ! Tu sais, mon piano... l' horrible piano... eh bien, je joue du Schumann, maintenant ; c' est raide, hein ?
Roger.
Oh ! ...

p51

Suzanne.
Veux-tu que je t' en joue ?
Roger.
Non, plus tard.
Suzanne.
Tu as joliment raison ! Et puis je suis devenue savante.
Roger.
Oui, vous suivez les cours de M Bellac ; c' est M Bellac qui m' a remplacé, alors ?
Suzanne.
Oui. Ah ! Il a été bon ! Oh ! Je l' aime bien aussi.
Roger.
Ah !
Suzanne, vivement.
tu es jaloux de lui ?
Roger.
Moi ! ...
Suzanne.
Oh ! Dis-le, je comprends ça ! Je suis si jalouse, moi ! ... oh ! ... mais toi, pourquoi ? Toi et un autre, ce n' est pas la même chose... est-ce que tu n' es pas mon père, toi ?
Roger.
Permettez, votre père...
Suzanne.
Mais qu' est-ce que tu as donc ? Voyons, câline-moi
i
un peu, comme autrefois.
Roger.
Comme autrefois, non.

p52

Suzanne.
Si ! ... si ! ... comme autrefois.
elle va pour l' embrasser.
Roger.
Suzanne, ah ! Non, plus cela.
Suzanne.
Pourquoi ?
Roger.
Allez-vous-en, voyons. Tss ! Tss ! Tss !
il s' assied sur le canapé.
Suzanne.
J' aime bien quand tu fais : tss ! Tss ! Tss !
Roger, *même jeu.*
oyez raisonnable.
Suzanne.
Ah ! ... assez de raison pour aujourd' hui.
elle lui ébouriffe les cheveux en riant.
Roger.
Allez-vous-en ! ... une grande fille ! ...
Suzanne, *jalouse.*
oh ! Si c' était Lucy...
Roger.
Voyons, va-t' en !
Suzanne.
Tu m' as dit : tu. Un gage.
elle s' assied sur ses genoux et l' embrase.
Roger.
Suzanne, encore une fois ! ...

p53

suzanne ;
oui, encore une fois.
elle l' embrasse.
Roger *la repousse et se lève.*
c' est intolérable !
Suzanne.
Je suis taquine, hein ? Bah ! Je vais te chercher mes cahiers, ça nous raccommodera... (*elle s' arrête à la porte et regarde.*) ah ! Voilà ces dames et M Bellac ! Comment ! Lucy est décolletée !
Attends un peu.
elle sort en courant.
Roger, *seul, très agité.*
intolérable ! ...

ACTE I SCENE XIII

Roger, la duchesse.

La Duchesse.
Eh bien ?
Roger.
Eh bien ?
La Duchesse.
Comme tu es ému !
Roger.
Eh bien ! ... elle a été très affectueuse... trop peut-être !

p54

La Duchesse.
Je t'engage à te plaindre... alors, tu n'as rien trouvé ? Moi j'ai trouvé ça...
elle tire un portrait-carte du cahier de notes de Suzanne.
la photographie ? ...
La Duchesse.
Du professeur... oui...
Roger.
Dans son cahier !
La Duchesse, *légèrement.*
oui, mais ceci...
ah ! Permettez, ceci...
Les Dames, *du dehors.*
admirable, cette leçon ! .. magnifique !
La Duchesse.
Le voilà, le bel objet ! Avec ses gardes du corps !

ACTE I SCENE XIV

les mêmes, Bellac, Madame Arriégo,
Madame De Loudan, Madame De
Saint-Réault, Madame De Céran, Luc,
Madame De Saint-réault.
Superbe... il a été superbe !

p55

Bellac.
Madame De Saint-Réault, épargnez-moi !
Madame De Loudan.
Idéal ! ... vous entendez ? Idéal ! ...
Bellac.
Marquise ! ...
Madame Arriégo.
Beau ! ... beau ! ... beau ! ... oh ! Je suis

passionnée !
Bellac.
Madame Arriégo ! Voyons !
Madame De Loudan.
Enfin, mesdames, disons le mot : il a été...
dangereux ! Mais n' est-ce pas son péché
d' habitude ?
Bellac.
De grâce, Madame De Loudan.
Madame De Loudan.
Oh ! D' abord, moi, je suis folle de votre talent,
oui, oui, folle ! Et de vous aussi ! ... oh ! Je ne
m' en cache pas ! Je le dis partout !
Cyniquement... vous êtes un des dieux de
mon Olympe ! ... c' est du fétichisme ! ...
Madame Arriégo.
Vous savez que j' ai un autographe de lui dans
mon médaillon. (*elle montre son cou.*) là.
Madame De Loudan, *montrant sa poitrine.*
et moi, une de ses plumes, là !

p56

L Duchesse, à *Roger.*
vieilles chattes ! ...
Madame De Loudan, à *Madame De Céran.*
ah ! Comtesse, comment n' étiez-vous pas à ce cours ?
Madame De Céran, *présentant Roger.*
voici mon excuse ! Mon fils, mesdames.
Les Dames.
Ah ! Comte !
Madame De Loudan.
Voilà donc l' exilé de retour !
Roger, *saluant.*
mesdames !
Madame De Céran, *présentant Bellac à son fils.*
Monsieur Bellac... le comte Roger De Céran.
Madame De Loudan.
Je reconnais que l' empêchement était
inéluçtable... mais vous, Lucy, vou.
Lucy.
Moi, j' avais affaire ici.
Madame De Loudan.
Vous absente, il lui manquait sa muse.
Bellac, *galamment.*
ah ! Marquise, je pourrais vous répondre : vous en
êtes une autre.

p57

Madame De Loudan.
Il est charmant. (*à Lucy.*) ah ! Vous ne savez pas ce que vous avez perdu.
Lucy.
Oh ! Je sais...
Madame Arriégo.
Non ! Elle ne le sait pas ! Une flamme ! Une passion !
Madame De Loudan.
Une suavité de parole ! Une délicatesse de pensée !
Bellac.
Devant un pareil auditoire, qui ne serait éloquent ?
La Duchesse.
Et de quoi a-t-il parlé aujourd' hui ?
Toutes.
De l' amour ! !
La Duchesse, *à Roger.*
bien entendu !
Madame Arriégo.
Et comme un poète !
Madame De Loudan.
Et comme un savant ! Un psychologue doublé d' un rêveur ! Une lyre et un scalpel ! ... c' était...
ah ! Il n' y a qu' une chose que je n' accepte pas, c' est que l' amour ait sa raison dans l' instinct.
Bellac.
Mais, marquise, je parlais...

p58

Madame De Loudan.
Ah ! Cela, non ! Non !
Bellac.
Je parlais de l' amour dans la nature.
Madame De Loudan.
L' nstinct, pouah ! Mesdames, aidez-moi, défendons-nous Lucy !
Bellac.
Vous tombez mal, marquise, miss Watson tient pour l' instinct.
Madame De Saint-Réault.
Est-il possible, Lucy !
Madame De Loudan.
L' instinct !
Madame Arriégo.
Dans l' amour !
Madame De Loudan.
Mais c' est voler à l' âme son plus beau fleuron ; mais il n' y a plus ni bien, ni mal alors, Lucy...
Lucy, *froidement.*
il ne s' agit ici, ni du bien, ni du mal, madame,

mais de l' existence même de l' espèce.
Les Dames, *protestant*.
oh !
La Duchesse, *à part*.
décidément, elle est pratique !

p59

Madame De Loudan, *avec indignation*.
tenez, vous dénimbez l' amour !
Lucy.
Hunter et Darwin...
Madame De Loudan.
Non ! Non ! Non ! Personne mieux que moi ne
connaît les fatalités du corps ! La matière nous
domine, nous oppresse, je le sais ! Je le sens !
Mais laissez-nous au moins le refuge psychique des
pures extases !
Bellac.
Mais, marquise...
Madame De Loudan.
Taisez-vous ! Vous êtes un vilain ! Je ne veux pas
frapper mon deu ! Ce serait un sacrilège, mais je
vous boude.
La Duchesse, *à part*.
petite follette !
Bellac.
Nous nous réconcilierons, je l' espère, quand vous
lirez mon livre.
Madame De Loudan.
Mais quand ? Mais quand ? Oh ! Ce livre, le monde
entier l' attend ! Et il n' en veut rien dire, pas
même le titre !
Toutes.
Le titre, au moins, le titre !
Madame Arriégo.
Lucy ! Vous ! Insistez !

p60

Lucy.
Eh bien ! Le titre ?
Bellac, *à Lucy, après un temps*.
mélanges !
Madame De Loudan.
Oh ! Que c' est joli ! ... mais quand ! Mais quand ?
Bellac.
J' en hâte la publication, comptant bien qu' elle me
sera un droit de plus à la place que je sollicite.

Madame De Céran.
Vous sollicitez ?
Madame Arriégo.
Que peut-il désirer encore ?
Madame De Loudan.
Lui, le filleul des fées !
Bellac.
Mon dieu ! Ce pauvre Revel est au plus mal, vous le savez. Et à tout événement, je l' avoue sans pudeur, j' ai posé ma candidature à la direction de la jeune école.
La Duchesse, à *Madame De Céran.*
et de trois !
Bellac.
Mesdames, le cas échéant, ce qu' à dieu ne plaise, je me recommande à votre toute-puissance.
Les Dames.
Soyez tranquille, Bellac.

p61

Bellac, *allant vers la duchesse.*
et vous, duchesse, puis-je espérer ?
La Duchesse.
Oh ! Moi ! Mon cher monsieur, il ne faut rien me demander avant le dîner ; la fatalité du corps me domine, comme dit Madame De Loudan.
(on entend une cloche.) et tenez, voilà le premier coup, vous n' avez lus qu' un quart d' heure. Allez vous habiller, nous causerons de cela à table.
Madame De Céran.
à table ! Mais Monsieur Toulonnier n' est pas arrivé, duchesse !
La Duchesse.
Ah ! C' est ça qui m' est égal, par exemple, à six heures précises, avec ou sans lui...
Madame De Céran.
Sans lui ! Un secrétaire général !
La Duchesse.
Oh ! Sous la république !
Suznne entre avec ses cahiers sous le bras et va les poser sur la table à droite.
Madame De Céran.
Je vais à sa rencontre. *(à Bellac.)* mon cher professeur on va vous montrer vtre chambre.
ele sonne, François entre.
Bellac.
Inutile, comtesse, j' ai ce bonheur de connaître le chemin. *(bas, à Lucy.)* vous avez reçu ma lettre ?

Lucy.
Oui, mais...
*Bellac lui fait signe de se taire, s' incline
et sort par la porte d' appartement à droite.*
Madame De Loudan.
Et nous, mesdames, allons nous faire belles pour le
dieu !
Madame Arriégo.
Allons !
Madame De Céran.
Venez-vous avec moi, Lucy ?
Lucy.
Volontiers, madame.
Madame De Loudan.
Dans cette toilette ? Vous ne redoutez pas la perfide
beauté des soirs de printemps, ma chère ?
Lucy.
Oh ! Je n' ai pas froid.
Madame De Loudan.
Vous êtes une fille des brumes, c' est vrai. Pour
moi, j' ai grand' peur de ces humidités bleues.
*elle sort avec Madame Arriégo par la porte
d' appartement, à gauche. Au moment où
Lucy va suivre Madame De Céran dans le
jardin, elle est arrêtée par François.*
François, à Lucy.
je ne trouve toujours pas ce papier rose, miss.
Suzanne, *ramassant un papier rose qu' elle vient
de faire tomber de la table en dérangeant les
papiers qui l' encombrent pour y poser ses
cahiers, et à part.*
un papier rose !
elle le regarde,

p63

Lucy.
Ah ! Oui, la lettre de ce matin.
Suzanne, *à part, la cachant vivement derrière
elle.*
la lettre de ce matin !
Lucy, *s' en allant.*
oh ! Bien ! Ne cherchez plus, c' est inutile.
*elle sort par la porte du jardin. François sort
derrière elle.*

ACTE I SCENE XV

la duchesse, Roger, Suzanne.

Suzanne, *à part, regardant Lucy puis Roger.*
la lettre de ce matin !
La Duchesse.
Comment ! Tu n' es pas encore prête, toi non plus ?
Mais qu' est-ce que tu viens faire ici ?
Suzanne regarde Roger sans répondre.
Roger, *à la duchesse.*
ah ! Ce sont ses cahiers. Donnez, Suzanne.
(il va à elle, Suzanne lui tend ses cahiers en le regardant toujours, sans parler.) qu' est-ce qu' elle a ?

p64

La Duchesse.
Voyons un peu ces cahiers !
Roger va à la duchesse assise à gauche. Suzanne, à droite près de la table, essaie de déplier sans être vue le papier qu' elle tient de la main gauche.
Roger, *regardant Suzanne, et à part, avec étonnement.*
c' est singulier.
La Duchesse, *à Roger, l' attirant à elle.*
mais plus près donc ! Ah ! Dame, mes yeux ! ...
Roger baisse les cahiers tout en regardant furtivement Suzanne, et tout d' un coup il saisit le bras de la duchesse. Bas.
ma tante !
La Duchesse, bas, *à Roger.*
qu' est-ce qui te prend ?
Roger.
Regardez ! Ne levez pas la tête. Elle cherche à lire quelque chose ! Une lettre ! Voyez-vous ? Elle se cache ; voyez-vous ?
La Duchesse.
Oui !
Suzanne, qui a ouvert le papier, lisant.
"j' arriverai jeudi. " (avec étonnement.) de Roger ! Sa lettre de ce matin à Lucy ! (elle regarde le papier.) mais pourquoi écrit comme ça renversé et pas signé ? *(elle lit.)*
" le soir, à dix heures, dans la serre. Ayez la migraine. " ah !
La Duchesse.
Mais qu' est-ce que ça peut être ? *(appelant.)*
Suzanne !

p65

Suzanne, *surprise, met la main qui tient la lettre derrière son dos et se retournant vers la duchesse.*

ma tante ?

La Duchesse.

Qu' est-ce que tu lis donc là ?

Suzanne.

Moi, ma tante ? Rien...

La Duchesse.

Il me semblait... viens donc ici.

Suzanne, *glissant la lettre sous les livres de la table contre laquelle elle est appuyée avec sa main gauche qu' elle tient derrière son dos.*

oui ! Ma tante ! ...

elle marhe vers la duchesse.

La Duchesse, *à part.*

ah ! Mais voilà qui est curieux, par exemple.

Suzanne, *près de la duchesse.*

qu' est-ce que vous voulez, ma tante ?

La Duchesse.

Va donc me chercher un manteau.

Suzanne, *hésitant.*

mais...

La Duchesse.

Tu ne veux pas ?

Suzanne.

Si..., si, ma tante.

p66

La Duchesse.

Là, dans ma chambre. Va ! (*Suzanne sort. à Roger.*) sur la table vite !

Roger.

Quoi ?

La Duchesse.

La lettre ! Cachée ! Je l' ai vue !

Roger.

Cachée ! ...

il va à la table et cherche.

La Duchesse.

Oui, dans le coin, là, sous le livre noir ! Tu ne vois rien ?

Roger.

Non... ah ! Si ! ... un papier rose !

(il prend la lettre et l' apporte en lisant, à la duchesse.) oh !

La Duchesse.

Quoi donc ?

Roger, *lisant.*

" j' arriverai jeudi. " de Bellac !

La Duchesse, *lui arrachant la lettre et la regardant.*
de ! ... mais ce n' est pas signé ! Et l' écriture...
Roger.
Renversée, oui. Oh ! Le monsieur est prudent ! Mais
" j' arriverai jeudi " c' est lui ou moi !
La Duchesse, *lisant.*
" le soir à dix heures dans la serre. Ayez la
migraine ! " un rendez-vous ! (*lui tendant la
lettre.*) vite ! Vite ! Remets-la !
Je l' entends.

p67

Roger, *troublé.*
oui...
il remet la lettre où il l' a prise.
La Duchesse.
Et reviens maintenant.
Roger, *toujours troublé.*
oui, oui !
La Duchesse.
Vite donc ! Vite ! (*Roger reprend sa place auprès
de sa tante.*) et du calme ! La voilà ! ...
(*Suzanne rentre. Haut, en feuilletant les
cahiers.*)
eh bie ! Mais, c' est très bien cela, très bien !
Suzanne.
Voici votre manteau, ma tante.
Merci, mon enfant. (*bas à Roger.*) parle
donc, toi.
*Suzanne va à la table, reprend la lettre et y
jette encore les yeux en détournant comme
auparavant, pendant que Roger parle.*
Roger, *troublé.*
il y a, en effet, là... des progrès étonnants...
et... je m' étonne... (*bas à la duchesse,
montrant Suzanne.*) ma tante !
La Duchesse, *bas.*
oui, elle l' a reprise, je l' ai vue.
(*on entend la cloche, haut.*) le second coup !
Mais va donc t' habiller, Suzanne, tu ne
seras jamais prête !
Suzanne, *à part, regardant Roger.*
n rendez-vous ! à Lucy ! Oh !
*elle marche sur Roger sans rien lui dire et, le
regardant toujours, lui prenddes mains ses
cahiers, les déchire, les jette à terre avec
colère et sort.*

ACTE I SCENE XVI

p68

la duchesse, Roger.

Roger, *stupéfait, se tournant vers la duchesse.*
ma tante ?

La Duchesse.

Un rendez-vous !

Roger.

De Bellac !

La Duchesse.

Allons donc ! ...

Roger *se laissant tomber sur un siège.*

je n' ai plus ni bras, ni jambes !

*on entend des voix au dehors ; la porte du fond
s' ouvre.*

La Duchesse, *regardant au dehors.*

et voilà le Toulonnier ! Et tout le monde !

Et le dîner ! ... tiens, va mettre ton habit,
ça te calmera, tu es pâle...

Roger.

Suzanne, ce n' est pas possible, enfin !
il sort.

La Duchesse.

Eh ! Non, ce n' est pas possible... et
cependant ! ...

ACTE I SCENE XVII

p69

la duchesse, Madame De Céran,

Toulonnier, Saint-Réault,

Madame De Saint-Réault ; *peu après,*

Lucy, Madame De Loudan, Madame Arriégo,
entourant Bellac.

Madame De Céran, *présentant Toulonnier à la
duchesse.*

monsieur le secrétaire général, ma tante.

Toulonnier, *saluant.*

madame la duchesse !

La Duchesse.

Ma foi, mon cher Monsieur Toulonnier, j' allais
dîner sans vous.

Toulonnier.

Excusez-moi, madame la duchesse, mais les affaires !

Nous sommes littéralement débordés. Vous voudrez bien me permettre de me retirer de bonne heure, n' est-ce pas ?

La Duchesse.

Comment donc ? Avec plaisir.

Madame De Céran, *embarrassée*.

hum ! Ah ! Monsieur Bellac !

p70

Toulonnier, à qui Madame De Céran présente
Bellac.

monsieur !

Bellac et lui se serrent la main et causent.

Madame De Céran, *revenant à la duchesse*.

ménagez-le, ma tante, je vous en prie.

La Duchesse.

Ton républicain ? Allons donc ! Un homme qui nous donne vingt minutes, comme le roi ! A-t-on idée de cela ?

Madame De Céran.

Au moins, vous accepterez son bras pour aller à table ?

La Duchesse.

Pas du tout ! Garde-le pour toi ! Je prendrai le petit Raymond, moi ; c' est plus gai.

Roger, *arrivant habillé et effaré, à la duchesse*.

ma tante ?

La Duchesse.

Qu' est-ce qu' il y a encore ? Quoi ?

Roger.

Oh ! Mais une chose ! ... je viens d' entendre dans le corridor ! ... en haut... oh ! C' est à ne pas croire !

La Duchesse.

Mais quoi ?

Roger.

Je n' ai vu personne, mais j' ai entendu positivement ! ...

Raymond et Jeanne entrent furtivement.

La Duchesse.

Mais quoi ? Mais quoi ?

p71

Roger.

Eh bien, le bruit d' un baiser, là !

La Duchesse, *bondissant*.

d' un...
Roger.
Oh ! Je l' ai entendu !
La Duchesse.
Mais qui ? ...
Madame De Céran, *présentant Raymond à Toulonnier.*
Monsieur Paul Raymond, sous-préfet d' Agenis.
ils se saluent.
Raymond.
Monsieur le secrétaire général, (*présentant Jeanne.*) Madame Paul Raymond.
Suzanne entre décolletée.
Madame De Loudan, *voyant Suzanne.*
oh ! Oh !
Bellac.
Ah ! Voilà ma jeune élève.
légers murmures d' étonnement.
Roger, *à la duchesse.*
ma tante, voyez donc, décolletée ! Mais c' est épouvantable
La Duchesse.
Je ne trouve pas... (*à part.*) elle a pleuré.
François, *annonçant.*
madame la duchesse est servie.

p72

Roger, *allant à Suzanne qui cause avec Bellac.*
oh ! Je veux savoir ! ... (*lui offrant son bras.*)
Suzanne !
Suzanne le regarde fièrement et prend le bras de Bellac qui parle à Lucy.
Bellac, *à Suzanne.*
voilà qui va me faire bien des envieux, mademoiselle.
Roger, *à lui-même.*
oh ! C' est trop fort !
il va offrir son bras à Lucy.
La Duchesse, *à part.*
qu' est-ce que tout cela signifie ? (*haut.*)
allons, Raymond, votre bras. (*Raymond vient près d' elle.*) ah ! Dame, il faut souffrir pour être préfet, mon ami.
Paul.
La pénitence est douce, duchesse.
La Duchesse.
Vous vous mettrez à côté de moi, à table, nous dirons du mal du gouvernement.
Paul.
Oh ! Duchesse ! Moi, un fonctionnaire, en dire !

Oh ! Non.. mais je peux en entendre.

ACTE II SCENE I

p73

même décor qu' au premier acte.

Saint-Réault, Bellac, Toulonnier,
Roger, Paul Raymond, Madame De Céran,
Madame Arriégo, Madame De Loudan,
la duchesse, Suzanne, Lucy,
Jeanne.

*tout le monde est assis et rangé pour écouter
Saint-Réault qui termine sa lecture.*

Saint-Réault.

Et qu' on ne s' y trompe pas ! Si profondes dans leur
étrangeté qu' apparaissent ces légendes, ce ne sont,
comme l' écrivait, en 1834, mon illustre père, ce
ne sont que de pauvres imaginations comparées aux
conceptions surhumaines des brahmanas recueillis
dans les oupanischas, ou bien aux dix-huit
Paranas De Vyasa, le compilateur de védas.

Jeanne, *bas, à Paul.*

tu dors ?

Paul.

Non, non... j' enends comme un vague auvergnat.

p74

Saint-Réault, *continuant.*

tel est, en termes clairs, le concretum de la
doctrine bouddhique, et c' est par là que je voulais
terminer.

bruit ; û on se lève.

Plusieurs Voix, *faiblement.*

très bien ! Très bien !

Saint-Réault.

Et maintenant...

silence subit. On va se rasseoir.

Saint-Réault.

Et maintenant...

il tousse.

Madame De Céran, *avec empressement.*

vous êtes fatigué, Saint-Réault ?

Saint-Réault.

Mais non, comtesse.

Madame Arriégo.

Si ! Vous êtes fatigué ; reposez-vous, nous attendrons !
Plusieurs voix.
Oui ! Reposez-vous ! Reposez-vous !
Madame De Loudan.
Vous ne sauriez planer toujours ! Reprenez terre, baron.
Saint-Réault.
Merci, mais... d' ailleurs, j' avais fini !
tout le monde se lève.
Plusieurs voix, *dans le bruit.*
très intéressant ! Un peu obscur ! Très bien !
Trop long

p75

Bellac, *aux dames.*
matérialiste ! Trop matérialiste ! ...
Paul, *à Jeanne.*
c' est un four !
Suzanne, *très haut.*
Monsieur Bellac !
Bellac.
Mademoiselle ?
Suzanne.
Venez donc à côté de moi.
Bellac va vers elle.
Roger, *bas.*
ma tante !
La Duchesse, *de même.*
c' est-à-dire qu' elle a l' air de le faire exprès, positivement !
Saint-Réault, *revenant à la table.*
plus qu' un mot ! (*étonnement. On se rassied dans un silence consterné.*) ou, pour mieux m' exprimer, un voeu. -ces études, dont, malgré les limites étroites et la forme légère que mon genre d' auditoire m' imposait...
La Duchesse, *à part.*
eh bien ! Il est poli !
Saint-Réault.
... on aura peut-être entrevu l' immense portée, ces études, dis-je, ont eu, en 1821, il y a tantôt soixante ans, pour initiateur... je vais plus loin, pour inventeur, -l' homme de génie dont j' ai le pesant honneur d' être le fils...

p76

Paul, à *Jeanne*.

il en joue du cadavre, celui-là.

Saint-Réault.

Dans la voie qu' il avait tracée, je l' ai suivi
moi-même, et, non sans éclat, j' ose le dire. Un
autre, enfin, après nous, a tenté, comme nous,
d' arracher quelques mots de l' éternelle vérité au
sphinx jusqu' à nous impénétré des théogonies
primitives... j' ai nommé Revel, un savant
considéré, un homme considérable. Mon illustre père
est mort, Revel, bientôt, l' aura suivi dans la
tombe... s' il ne l' a fait déjà. Je reste donc seul
sur cette terre nouvelle de la science dont
Guillaume ériel De Saint-Réault, mon père,
a été le premie occupant ! Seul !

(regardant Toulonnier.) puissent nos
gouvernants ; puissent les dépositaires et
dispensateurs du pouvor, à qui incombe la
périlleuse mission de choisir un successeur au
confrère regretté que nous aurons à pleurer demain,
peut-être ; puissent ces hommes éminents
regardant Bellac qui parle à Toulonnier.),
en dépit des sollicitations plus ou moins légitimes
qui les assiègent, faire un choix éclairé,
impartial, -et déterminé uniquement par la
triple autorité de l' âge, des aptitudes et des
droits acquis, un choix digne, enfin, de mon
illustre père, et de la grande science qui est son
oeuvre, et que je suis, je le répète, seul
à représenter aujourd' hui.

*tout le monde se lève. On applaudit, grand
mouvement. Bourdonnement de salon. Les domestiques
entrent et circulent portant des plateaux
et pendant ce temps*

Voix Distinctes, *dans ce bruit.*

très bien ! Bravo ! Bravo !

p77

Paul.

Ah ! ça, c' est plus clair, à la bonne heure.

Madame De Céran.

C' est une candidature à la succession Revel.

Bellac.

à l' académie, à la jeune école, à tout !

Madame De Céran, *à part.*

je m' en doutais bien.

Le Domestique, *annonçant :*

le général comte De Briaïs ! -Monsieur Virot !

Le Général, *baisant la main de
Madame De Céran.*

comtesse !

Madame De céran.
Ah ! Monsieur le sénateur...
Viro, *baisant la main de Madame De Céran.*
madame la comtesse.
Madame De Céran, *à Viro.*
et vous, mon cher député, trop tard ! Vous arrivez
trop tard !
L Général, *galamment.*
on arrive toujours trop tard dans votre salon,
comtesse !
Madame De Céran.
Monsieur De Saint-Réault avait la parole :
c' est tout dire !
Le Général, *à Saint-Réault en le saluant.*
oh ! Oh ! Que de regrets.

p78

Viro, *lui prenant le bras et allant vers la gauche.*
et alors, si la chambre vote la loi, vous la
rejetez ?
Le Général.
Mais certainement... au moins la première fois, que
diable ! Le sénat se doit bien cela !
Viro.
Ah ! La duchesse !
*ils vont la saluer. -Paul Raymond et Jeanne
se glissent hors du salon, dans le jardin.*
Madame De Céran, *à Saint-Réault.*
c' est vrai, vous vous êtes surpassé aujourd' hui,
Saint-Réault.
Madame Arriégo.
Oui, oui, surpassé ! Pas de plus bel éloge.
Madame De Loudan.
Ah ! Baron ! Baron ! Quel monde vous nous avez
ouvert, et qu' ils sont captivants ces premiers
bégaiements de la foi ! Ah ! Votre trinité
boudhique ! ... d' abord, moi, j' en suis folle !
Lucy, *à Saint-Réault.*
excusez ma hardiesse, monsieur, mais il me semble
que dans votre énumération des livres sacrés, il y
a une lacune.
Saint-Réault, *piqué.*
vous croyez, mademoiselle ?
Lucy.
Je ne vous ai entendu citer ni le mahabarata, ni le
ramayana.

p79

Saint-Réault.

C' est que ce ne sont pas des livres révélés,
mademoiselle, mais de simples poèmes, que leur
ancienneté rend pour les indous un obet de
vénération, il est vrai, mais de simples poèmes.

Lucy.

Pourtant, l' académie de Calcutta...

Saint-Réault, *ironique*.

ah ! C' est du moins l' opinion des brahmes ! ... si
vous en avez une autre...

Suzanne, *très haut*.

M Bellac ?

Bellac.

Mademoiselle !

Suzanne.

Donnez-moi donc votre bras ; je voudrais prendre
l' air un instant.

Bellac.

Mais... mademoiselle ! ...

Suzanne.

Vous ne voulez pas ?

Bellc.

Mais, croyez-vous qu' en ce moment ? ...

Suzanne.

Venez donc ! Venez donc !

elle l' entraîne. -ils sortent.

Roger, *à la duchesse*.

ma tante ! -elle sort avec lui !

p80

La Duchesse.

Eh bien, suis-les. Attends, je vais avec toi.

Aussi bien, j' ai besoin de marcher un peu ; il
m' endormait avec son brahma, ce vieux bonze
ils sortent.

Toulonnier, *à Saint-Réault*.

plein de vues neuves et d' érudition... (*bas*.)

j' ai parfaitement compris l' allusion de la fin, mon
cher baron ; mais elle était inutile. Vous savez
bien que nous sommes tout à vous.

ils se serrent la main.

Madame De Céran, *à Saint-Réault*.

pardon ! (*bas à Toulonnier.*) *vous n' oubliez
pas mon fils ?*

Toulonnier.

*Je n' oublie pas plus ma promesse que la vôtre,
comtesse.*

Madame De Céran.

*Vous aurez vos six voix au sénat, c' est convenu ;
mais, convenu aussi qu' après son rapport publié...*

Toulonnier.

Comtesse, vous savez bien que nous sommes tout à vous.

Paul, à Jeanne, revenant du jardin, furtivement.

je te dis qu' on nous a vus.

Jeanne.

Trop noir sous les arbres.

Paul.

Déjà, avant le dîner, nous avons failli être pris.

Deux fois c' est trop ! Je ne veux plus.

p81

Jeanne.

Ah ! M' as-tu promis de m' embrasser dans les coins, oui ou non ?

Paul, *animé.*

et toi, veux-tu être préfète, oui ou non ?

Jeanne, *animée aussi.*

oui, mais je ne veux pas être vuve.

Madame De Céran s' approche d' eux.

Paul, *bas, à Jeanne.*

la comtesse ! ... (*haut.*) vraiment, Jeanne, - vous préférez le bhagavata ?

Jeanne.

Mon dieu ! Mon ami, le bhagavata...

Madame De Céran.

Comment ! Vous avez entendu quelque chose à toute cette science, madame ? Notre pauvre Saint-Réault m' a pourtant semblé ce soir particulièrement prolix et obscur.

Paul, *à part.*

la concurrence !

Jeanne.

Vers la fin, cependant, madame la comtesse, il a été assez clair.

Madame De Céran.

Ah ! Oui, sa candidature : vous avez compris ?

Jeanne.

Et puis, la science qui repousse la foi, n' a-t-elle pas elle-même un peu besoin de foi ? A écrit M De Maistre.

p82

Madame De Céran.

Très joli ! -il faut que je vous présente à quelqu' un qui vous sera très utile : le général

De Briais, le sénateur.
Jeanne.
Et le député, madame la comtesse ?
Madame De Céran.
Oh ! Le sénateur est plus puissant.
Jeanne.
Mais le député est peut-être plus influent ?
Madame De Céran.
Décidément, mon cher Raymond, vous avez eu la
main heureuse... (*serrant la main de Jeanne.*) -
et moi aussi. (*à Jeanne.*) soit ! à tous les
deux, alors !
Paul, *suivant Jeanne, qui suit*
Madame De Céran, et bas :
ange ! Ange !
Jeanne, *de même.*
nous irons encore dans les coins ?
Paul.
Oui, ange ! Mais quand il y aura plus de monde...
tiens ! Pendant la tragédie.
Le Domestique, *annonçant.*
madame la baronne De Boines ! -Monsieur Melchior
De Boines.
La Baronne, *à Madame De Céran qui vient la*
recevoir.
ah ! Ma chère, arrivé-je à temps ?

p83

Madame De Céran.
Si c' est pour la science, il est trop tard ; -si
c' est pour la poésie, il est trop tôt. J' attends
encore mon poète. La Baronne.
Qui donc ?
Madame De Céran.
Un inconnu.
La Baronne.
Jeune ?
Madame De Céran.
Je n' en sais rien. Mais, j' en suis sûre... c' est
son premier ouvrage. C' est Gaïac qui me l' amène.
Vous savez, Gaïac, du *conservateur*. ils
devaient être là à neuf heures... je ne
comprends pas...
La Baronne.
Je bénéficierai du hasard. Mais ce n' est ni pour
le savant ni pour le poète que je viens ; c' est pour
lui, ma chère, pour Bellac ; je ne le connais
pas, figurez-vous. Il paraît qu' il est si séduisant.
La princesse Okolitch en est folle, vous savez.
Où est-il ? Oh ! Montrez-le-moi, comtesse.
Madame De Céran.

Mais, je le cherche et je... (*voyant Bellac
entrer avec Suzanne.*)
tiens !
La Baronne.
C' est lui qui entre là, avec Mademoiselle
De Villiers ?
Madame De Céran, *étonnée.*
oui.

p84

La Baronne.

Ah ! Qu' il est bien, ma chère ; qu' il est bien !
Et vous le laissez aller comme cela, avec cette
petite ?

Madame De Céran, *à part, regardant Suzanne et
Bellac.*

c' est singulier...

Melchior.

Et Roger, comtesse, pourrai-je lui serrer la main !

Madame De Céran.

En ce moment, j' en doute ; il doit être en plein
travail.

la duchesse et Roger entrent.

Madame De Céran, *à part, en les voyant.*

hein ? Avec la duchesse. Mais que se passe-t-il
donc ?

Roger, *à la duchesse, très ému.*

eh bien ! Vous avez entendu, ma tante ?

La Duchesse.

Oui, mis je n' ai pas vu.

Roger.

C' était bien un baiser, cette fois !

La Duchesse.

Et solide ! Ah çà ! Qui est-ce qui s' embrasse donc
comme ça, ici ?

Roger.

Qui ? Qui ?

La Duchesse, *voyant Madame De Céran
s' approcher.*

ta mère !

p85

Madame De Céran.

Comment, Roger, tu n' es pas à ton travail ?

Roger.

Non, ma mère, je...

Madame De Céran.

Eh bien, et tes *tumuli* ?

Roger.

J' ai le temps, je passerai la nuit, je... et puis
à un jour près ! ...

Madame De Céran.

Y penses-tu ? Le ministre attend, mon enfant.

Roger.

Eh ! Ma mère, il attendra ! *il s' éloigne.*

Madame De Céran, *stupéfaite.*

duchesse, qu' est-ce que cela signifie ?

La Duchesse.

Dis-moi ; est-ce qu' on ne doit pas nous lire quelque
insanité ce soir, une tragédie, je ne sais quoi ?

Madame De Céran.

Oui.

La Duchesse.

Eh bien ! Dans l' autre salon, ta lecture, n' est-ce pas ? Débarrasse-moi celui-ci. J' en aurai besoin, et le plus tôt sera le mieux.

Madame De Céran.

Mais pourquoi ? ..

p86

La Duchesse.

Je te dirai cela pendant la tragédie.

Le Domestique, *annonçant.*

m le vicomte De Gaïac ; M Des Millets !

La Duchesse.

Et tiens ! ... justement, voilà ton poète !

Murmures Des Dames.

Le poète ? C' est le poète ! Le jeune poète ! Où donc ? Où donc ?

Gaïac.

Que j' ai d' excuses à vous faire, comtesse ! Mais le journal m' a retenu. (*bas.*) je préparais le compte rendu de votre soirée. (*haut.*)

M Des Millets, mon ami, le poète tragique, dont vous allez pouvoir tout à l' heure apprécier le talent.

Des Millets, *saluant.*

madame la comtesse...

La Duchesse, *à Roger.*

c' est ça le jeune poète ? Eh bien, il est tout neuf.

Madame Arriégo, *bas aux autres dames.*

affreux !

La Baronne, *de même.*

tout gris !

Madame De Saint-Réault, *de même.*

chauve !

Madame De Loudan, *de même.*

pas de talent ! Il est trop laid, ma chère !

p87

Madame De Céran, *à Des Millets.*

nous sommes très heureux, mes invités et moi, monsieur, de l' faveur que vous voulez bien nous faire.

Madame De Loudan, *s' approchant.*

la virginité d' un succès, monsieur ! Quelle reconnaissance !

Des Millets, *confus*.
ah ! Madame ! ...
Madame De Céran.
Et alors, c' est votre premier ouvrage, monsieur ?
Des Millets.
Oh ! J' ai fait des poèmes !
Gaïac.
Et couronnés par l' académie, madame la comtesse...
nous sommes lauréat.
Jeanne, *bas, à Paul, avec admiration*.
lauréat ! ...
Paul, *à Jeanne*.
mediocritas !
Madame De Céran.
Et c' est la première fois que vous abordez le
théâtre ? Du reste, la maturité de l' âge garantit
la maturité du talent.
Des Millets.
Hélas ! Madame la comtesse, il y a quinze ans que
ma pièce est faite.
Les Dames.
Quinze ans ! Est-ce possible ? Vraiment !

p88

Gaïac.
Oh ! C' est que Des Millets a la foi ! Il faut
soutenir ceux qui ont la foi, n' est-ce pas,
mesdames ?
Madame De Loudan.
Oui, il a raison, certainement... il faut encourager
la tragédie, n' est-ce pas, général ? La
tragédie...
Le Général, *interrompant sa conversation avec
Virot*.
hein ? Ah ! Oui, la tragédie ! Horace ! Cinna !
Il en faut ! .. certainement ! Il faut une tragédie,
pour le peuple... (*à Des Millets.*) et
peut-on savoir le titre ?
Des Millets.
Philippe-Auguste !
Le Général.
Très beau sujet ! Sujet militaire ! ... et c' est en
vers, sans doute ?
Des Millets.
Oh ! Général ! .. une tragédie !
Le Général.
Et en plusieurs actes, probablement ?
Des Millets.
Cinq !
Le Général, *très haut*.
ah ! Ah ! .. (*doucement.*) tant mieux ! Tant

mieux !
Jeanne, *bas à Paul.*
cinq actes ! Quel bonheur ! Nous aurons le temps de nous...

p89

Paul.
Chut !
Madame De Loudan.
Un travail de longue haleine !
Madame De Saint-Réault.
Grand effort !
Madame Arriégo.
Il faut encourager cela ! ...
on entend Suzanne rire.
Madame De Céran.
Suzanne !
La Duchesse, *à Madame De Céran.*
allons, emmène cette espèce d' Euripide... voyons,
et son cornac, et tout le monde !
Madame De Céran.
Eh bien, mesdames, allons dans le grand salon pour
la lecture. (*à Des Millets.*) vous êtes prêt,
monsieur ?
Des Millets.
à vos ordres, madame la comtesse ;
Paul, *bas, à Jeanne.*
place aux jeunes !
Madame De Céran.
Allons, mesdames !
Madame De Loudan, *l' arrêtant.*
oh ! Auparavant, comtesse, je vous en supplie,
laissez-nous exécuter notre petit complot, ces
dames et moi. (*allant à Bellac, et d' un ton*
suppliant.) M Bellac ?

p90

Bellac.
Marquise ?
Madame De Loudan.
Nous implorons de vous une grâce.
Bellac, *gracieusement.*
la grâce que vous me demandez n' égalera jamais la
grâce que vous me faites en me la demandant.
Toutes Les Dames.
Oh ! Très joli !
Madame De Loudan.

Cette oeuvre poétique va probablement absorber la soirée entière, elle en sera le dernier rayonnement. Dites-nous quelque chose auparavant. Oh ! Si peu que vous le voudrez ! On ne taxe pas le génie ! .. mais, quelque chose ! .. parlez ! Votre parole sera reçue comme la manne biblique !
Suzanne.
Oui. Oh ! Monsieur Bellac !
Madame Arriégo.
Soyez bon !
La Baronne.
Nous sommes à vos pieds !
Bellac, *se défendant*.
oh ! Mesdames.
Madame De Loudan.
Aidez-nous, Lucy ; vous, sa muse ! Demandez-le, vous !
Lucy.
Mais certainement, je le demande

p91

Suzanne.
Et moi, je le veux !
Murmures.
Oh ! Oh !
Madame De Céran.
Suzanne !
Bellac.
Du moment qu' on emploie la violence...
Madame De Loudan.
Ah ! Il consent ! Un fauteuil ?
grand mouvement des dames autour de lui.
Madame Arriégo.
Une table ?
Madame De Loudan.
Voulez-vous qu' on se recule ?
Madame De Céran.
Un peu de place, mesdames !
Bellac.
Oh ! Je vous en prie, rien qui rappelle...
Virof, *au général*.
ah ! Mais, prenez garde ; la loi est populaire
Tous.
Chut !
Bellac.
Je vous en supplie, pas de mise en scène... rien qui dénonce...
Virof.
Eh bien ! Oui. Mais les électeurs ? ...

Le Général.

Je suis inamovible !

Les Dames.

Chut ! Chut donc ! Ah ! Général !

Bellac.

Rien qui sente la leçon, la conférence, le
édantisme. Je vous supplie, mesdames, causons ;
interrogez-moi, simplement.

Madame De Loudan, *les mains jointes*.

oh ! Bellac ! Quelque chose de votre livre ?

Madame Arriégo, *de même*.

oui, de son livre !

La Baronne, *de même*.

de votre livre, oui !

Suzanne, *de même*.

oh ! Monsieur Bellac !

Bellac.

Irrésistibles prières ! Pourtant souffrez que j' y
résiste. Avant d' être à tout le monde... mon livre
ne sera à personne.

Madame De Loudan, *avec intention*.

pas même... à une seule personne ?

Bellac.

Ah ! Marquise, comme disait Fontenelle à

Madame De Coulanges : " prenez garde ! Il y a
peut-être là un secret. "

Toutes Les Dames.

Ah ! Charmant ! Ah ! Charmant !

La Baronne, *bas à Madame De Loudan*.

il a beaucoup d' esprit.

Madame De Loudan, *de même*.

il a mieux que de l' esprit.

La Baronne, *de même*.

quoi donc ?

Madame De Loudan, *de même*.

des ailes ! Vous verrez, des ailes !

Bellac.

Ce n' est ni le lieu, ni l' heure, du reste, vous en
conviendrez, mesdames, d' approfondir quelques-uns de
ces éternels problèmes où se plaisent les âmes
de haut vol, comme les vôtres, que tourmentent
incessamment les mystérieuses énigmes de la vie
et de " l' au-delà " .

Les Dames.

Ah ! " l' au-delà ! " ma chère, " l' au-delà ! "

Bellac.

Mais, ceci réservé, je suis à vos ordres. Et tenez, précisément, il me revient à la pensée une de ces questions toujours agitées, jamais résolues, sur laquelle je vous demanderai la permission de m'affirmer en deux mots.

Les Dames.

Oui, ouf ! Parlez !

Bellac, *s'asseyant*.

je parlerai donc, visant un triple but : -vous obéir d'abord, mesdames ; (*regardant Madame De Loudan.*) ramener une âme égarée...

p94

Murmures Des Dames.

C'est Madame De Loudan

La Baronne, *bas, à Madame De Loudan, qui baisse les yeux modestement.*

c'est vous, ma chère.

Bellac, *regardant Lucy.*

et combattre une adversaire bien dangereuse... de toutes façons.

Murmures Des Dames.

C'est Lucy ! Lucy ! Lucy ! ...

Bellac.

Il s'agit de l'amour !

Les Dames.

Ah ! Ah !

La Duchesse, *à part.*

pour changer !

Suzanne.

Bravo !

légers murmures.

Jeanne, *à Paul.*

elle va bien, la jeune fille !

Bellac.

De l'amour ! -faiblesse qui est une force ! - sentiment qui est une foi ! La seule, peut-être, qui n'ait pas un athée !

Les Dames.

Ah ! Ah ! Charmant !

Madame De Loudan, *à la baronne.*

ses ailes, ma chère... voilà !

p95

Bellac.

J'avais été amené ce matin, à parler-chez la princesse, à propos de la littérature allemande,

d' une certaine philosophie qui fait de l' instinct
la base et la règle de toutes nos actions et de
toutes nos pensées.

Les Dames, *protestant*.

oh ! Oh !

Bellac.

Eh bien, je saisis cette occasion pour déclarer
hautement que cette opinion n' est pas la mienne, et
que je la repousse de toute l' énergie d' une
âme fière d' être ! ...

Les Dames.

Très bien ! à la bonne heure.

La Baronne, *bas, à Madame De Loudan*.

quelle jolie main !

Bellac.

Non, mesdames, non ! L' amour n' est pas, comme le dit
le philosophe allemand, une passion purement
spécifique ; une illusion décevante dont la nature
éblouit l' homme pour arriver à ses fins, non, cent
fois non, si nous avons une âme !

Les Dames.

Oui, oui !

Suzanne.

Bravo !

La Duchesse, *bas, à Roger*.

elle le fait exprès, décidément.

p96

Bellac.

Laissons aux sophistes et aux natures vulgaires ces
théories qui abaissent les coeurs ; ne les
discutons même pas ; répondons-leur par le silence,
ce langage de l' oubli !

Les Dames.

Charmant !

Bellac.

à Dieu ne plaise que j' aille jusqu' à nier l' influence
souveraine de la beauté sur la chancelante volonté des
hommes ! (*regardant autour de lui.*) je vois
trop devant moi de quoi me réfuter
victorieusement ! ...

Les Dames.

Ah ! Ah !

Roger, *à la duchesse*.

il l' a regardée !

La Duchesse.

Oui.

Bellac.

Mais, au-dessus de cette beauté perceptible et
périssable, il en est une autre, insoumise au
temps, invisible aux yeux, et que l' esprit épuré

seul contemple et aime d' un immatériel amour.
Cet amour-là, mesdames, c' est l' amour, c' est-à-dire
l' accouplement de deux âmes et leur envollement
loin des fanges terrestres... dans l' infini bleu de
l' idéal !

Les Dames.

Bravo ! Bravo !

La Duchesse, *à elle-même un peu haut*
en voilà du galimatias.

p97

Bellac, *la regardant.*

cet amour-là, raillé des uns, nié des autres,
inconnu du plus grand nombre, je pourrais dire,
moi aussi, en frappant sur mon coeur : et
cependant il existe ! Chez les âmes d' élite, a dit
Proudhon...

Quelques Voix, *protestant.*

oh ! Oh ! Proudhon...

Madame De Loudan.

Oh ! Bellac !

Bellac.

Un écrivain que je m' étonne et m' excuse d' avoir à
citer ici... chez les âmes d' élite, l' amour n' a pas
d' organes.

Les Dames.

Ah ! Ah ! Très fin ! Charmant !

La Duchesse, *éclatant.*

ah ! Bien, en voilà une bêtise, par exemple !

Les Dames.

Oh ! Oh ! Duchesse !

Bellac, *saluant la duchesse.*

et cependant, il existe ! De nobles coeurs l' ont
ressenti, de grands poètes l' ont chanté, et dans
le ciel apothéotique des rêves, on voit
radieusement assises ces figures immortelles,
preuve immaculée d' un immortel et psychique
amour : Béatrice... Laure De Noves...

La Duchesse.

Laure ! Mais elle avait onze enfants, mon
bon monsieur !

p98

Les Dames.

Duchesse !

La Duchesse.

Onze ! Vous appelez cela psychique, vous !

Madame De Loudan.
Ils n' étaient pas de Pétrarque, voyons, duchesse ;
il faut être juste.
Bellac.
Héloïse...
La Duchesse.
Ah ! Celle-là...
Bllac.
Et leurs soeurs d' hier : Elvire, Eloa ! Et bien
d' autres encore, ignorées ou connues : car elle
est, plus qu' on ne le croit, nombreuse, la
phalange des chastes et secrètes amours... j' en
appelle à toutes les femmes ! ...
Les Dames.
Ah ! Ah ! Comme c' est vrai, ma chère !
Bellac.
Non ! Non ! L' âme a son langage qui est à elle, ses
aspirations, ses voluptés et ses tortures qui sont
à elle, sa vie enfin. Et si elle est attachée au
corps, c' est comme l' aile l' est à l' oiseau : pour
l' élever aux cimes !
Les Dames.
Ah ! Ah ! Ah ! Bravo !
Bellac, *se levant.*
voilà ce que la science moderne doit comprendre...
(*regardant Saint-Réault.*) elle qu' un
matérialisme de plomb rive

p99

à la terre, et j' ajouterai, puisque notre vénérable
maître et ami a fait tout à l' heure une allusion-
un peu hâtive, peut-être-à une perte dont la
science, je l' espère, n' aura pas sitôt à gémir,
j' ajouterai... (*regardant Toulonnier à qui
Saint-Réault parle en ce moment.*) parlant,
moi aussi, à nos gouvernants : voilà ce qu' il devra
enseigner à cette jeunesse que Revel instruisait de
sa parole, celui, quel qu' il soit, qui sera choisi
pour l' instruire après lui, et non pas seulement,
j' en demande pardon à notre illustre confrère,
non pas avec l' insuffisante autorité des droits
acquis, de l' érudition et de l' âge, mais avec
l' irrésistible puissance d' une voix jeune
encore et d' une ardeur qui ne s' éteint pas !
Tous.
Bravo ! Charmant ! Exquis ! Délicieux !
*tout le monde se lève. -bruits bourdonnants
faisant la basse. -les dames entourent Bellac.*
La Duchesse, *à part.*
attrape, Saint-Réault !
Paul, *de même.*

deuxième candidature !
Madame De Loudan.
Ah ! Monsieur Bellac !
Suzanne.
Mon cher professeur !
La Baronne.
Quelle fête pour l' esprit !
Madame Arriégo.
C' est beau ! Beau ! Beau !

p100

Bellac.
Oh ! Mesdames, je n' ai fait que rendre vos idées !
Madame De Loudan.
Ah ! Charmeur ! Charmeur !
Bellac.
Alors, nous sommes réconciliés, marquise ?
Madame De Loudan.
Peut-on vous tenir rigueur ? (*présentant la baronne.*) madame la baronne De Boines, tenez, encore une que vous venez de séduire et qui est toute à vous.
La Baronne.
J' ai pleuré, monsieur !
Bellac.
Oh ! Madame la baronne !
Madame Arriégo.
N' est-ce pas que c' est superbe ?
La Baronne.
Superbe ! ...
Suzanne.
Et comme il a chaud ! (*Bellac cherche son mouchoir.*) vous n' en avez pas ? Tenez ! *elle lui donne le sien.*
Bellac.
Oh ! Mademoiselle !
Madame De Céran.
Mais Suzanne, y pensez-vous ?

p101

Suzanne, à *Bellac qui veut lui rendre son mouchoir.*
si, si, gardez-le, je vais vous chercher à boire.
Madame De Loudan, *remontant vers la table devant laquelle a parlé Saint-Réault et où se trouve le plateau à verres d' eau sucrée.*
oui, oui, à boire !

Roger, *bas à la duchesse.*
ma tante, voyez !
La Duchesse, *de même.*
tout ça... tout ça, c' est bien hardi pour être
coupable.
Bellac, *bas, à Lucy.*
et vous, êtes-vous convaincue ?
Lucy.
Oh ! Pour moi, le concept de l' amour... non, plus
tard...
Bellac, *de même.*
tout à l' heure ? ...
Lucy.
Oui... voulez-vous un verre d' eau ?
elle remonte.
Madame De Loudan, *arrivant avec un verre d' eau.*
non ! .. moi ! Que le dieu m' excuse, ; ; ; c' est de
l' eau pure ! Ah ! Le secret du nectar est perdu.
Madame Arriégo, *arrivant avec un verre d' eau.*
un verre d' eau, Monsieur Bellac ?
Madame De Loudan.
Non, non... choisissez le mien ! ... moi !

p102

Madame Arriégo.
Non... moi ! .. moi ! ..
Bellac, *embarrassé.*
mais...
Lucy, *lui tendant un autre verre d' eau.*
tenez !
Cela va être Lucy, j' en suis sûre... oh ! Je
suis jalouse ! ... non ! Moi ! Moi ! ...
Suzanne, *arrivant avec un autre verre d' eau et
le lui imposant.*
pas du tout ! ... ce sera moi ! ... ah ! Ah !
Quatrième larron ! ...
Lucy.
Mais, mademoiselle ! ...
Madame De Loudan, *à part.*
cette petite est d' une effronterie...
Roger, *à la duchesse, lui montrant Suzanne.*
ma tante !
La Duchesse.
Mais, qu' est-ce qu' elle a ?
Roger.
C' est depuis l' arrivée de Bellac.
*les portes du fond s' ouvrent et le grand salon
paraît éclairé.*
La Duchesse.
Enfin ! (*à Madame De Céran.*) emmène ton
monde, toi ; tu sais, voilà le moment !

p103

Madame De Céran.

Allons, mesdames, la lecture de notre tragédie !
Passons dans le grand salon ! Après quoi, nous irons
prendre le thé dans la serre !

Lucy, Bellac Et Suzanne, *à part.*
dans la serre !

Oger, *bas, à la duchesse.*

avez-vous vu Suzanne ? Elle a fait un mouvement.

La Duchesse, *de même.*

Bellac a remué positivement.

Madame De Loudan.

Allons, mesdames, la muse nous appelle !

*tout le monde commence à passer lentement dans le
grand salon du fond.*

Le Général, *à Paul.*

comment, mon cher sous-préfet, trois ans !

Madame De Céran.

Allons, général !

Le Général, *qui cause avec Paul.*

ah ! Oui, comtesse, oui, la tragédie ! ... vous
avez raison il faut encourager cela ! ... cinq
actes, allons ! ...

Jeanne, *bas, à Paul.*

c' est convenu, à tout à l' heure !

Paul, *de même.*

mais oui ! .. mais oui ! C' est convenu.

p104

Le Général, *revenant à Paul.*

trois ans, alors, sous-préfet à la même place ? Et
on dit que ce gouvernement n' est pas conservateur !
Paul.

Oh ! Très joli, monsieur le sénateur, très joli !

Le Général, *modestement.*

oh !

Toulonnier, *à Madame De Loudan.*

c' est entendu, marquise ! ... (*à Madame
Arriégo.*) à votre disposition, chère madame !

Bellac, *à Toulonnier.*

alors, monsieur le secrétaire général, je puis
donc espérer ? ...

Toulonnier, *lui donnant la main.*

mais, mon cher ami, cela vous revient de droit,
vous savez bien que nous sommes tout à vous.

ils sortent par le fond.

Le Général, *à Paul, en remontant.*

et quel est l' esprit de votre département, mon

cher sous-préfet ? ... vous devez le connaître, que diabl ! En trois ans !

Paul.

Mon dieu ! Général, son esprit... je vais vous dire... son esprit... il n' en a pas !

Suzanne frôle en passant les touches du piano ouvert avec un grand bruit.

Madame De Céran, *sévèrement*, à *Suzanne*.

ah ! Mais, Suzanne, en vérité ! ...

p105

Suzanne, *d' un air étonné* :

quoi donc, ma cousine !

La Duchesse, *l' arrêtant et la regardant en face*.

qu' est-ce que tu as ?

Suzanne, *avec un sourire nerveux*.

La Duchesse.

Qu' est-ce que tu as ?

Suzanne.

Mais rien, ma tante, puisque je m' amuse, je vous dis.

La Duchesse.

Qu' est-ce que tu as ?

Suzanne, *avec un sanglot étouffé*.

j' ai du hagrin, là !

elle entre dans le grand salon et referme violemment les portes.

La Duchesse, *à elle-même*.

c' est pourtant bien de l' amour, ou je ne m' y connais pas... et je m' y connais !

ACTE II SCENE II

Roger, la duchesse, Madame De Céran.

Madame De Céran, *à la duchesse*.

ah çà ! Voyons, qu' est-ce qu' il y a ? ...

(*à Roger.*) pourquoi n' es-tu pas à ton rapport ? Qu' est-ce qui se passe, enfin ?

p106

Roger.

Vous aviez trop raison, ma mère !

Madame De Céran.

Suzanne ? ...

Roger.

Suzanne... et cet homme ! ...
La Duchesse. Tais-toi ! Tu vas dire une bêtise.
Roger.
Mais...
La Duchesse, à *Madame De Céran*.
voilà ! Nous avons surpris dans ses mains une
lettre.
Madame De Céran.
De Bellac ?
La Duchesse.
Je n' en sais rien ! ...
Roger.
Comment !
La Duchesse.
écriture contrefaite, pas signée... je n' en sais
rien ! ...
Roger.
Oui, oui... oh ! Il ne se compromet pas... mais
écoutez...
La Duchesse, à *Roger*.
tais-toi ! (à *Madame De Céran*.) écoute :
" j' arriverai jeudi " ...
Roger.
Aujourd' hui ! Par conséquent, c' est lui ou moi !

p107

La Duchesse.
Mais tais-toi donc, à la fin ! ... " jeudi ; le soir,
à dix heures, dans la serre. "
Roger.
" ayez la migraine. "
/a duchesse ;
ah ! Oui. J' oubliais... " ayez la migraine. "
Madame De Céran.
Mais c' est un rendez-vous !
La Duchesse.
ça, c' est clair.
Madame De Céran.
à elle !
La Duchesse.
ça, je n' en sais rien.
Roger.
Oh ! Je crois pourtant...
La Duchesse.
Ah ! ... tu crois ! ... tu crois ! ... quand il s' agit
d' accuser une emme, tu entends ! .. une feme ! Il
ne suffit pas de croire, il faut voir, et quand
on a vu et bien vu et revu... alors ! Oh ! Alors...
eh bien ! Alors, ce n' est pas encore vrai ! Ah !
(à *part.*) c' est toujours bon à dire aux jeunes
gens, ces choses-là !

Madame De Céran.
Un rendez-vous ! Qu' est-ce que je disais ? Allons !
Allons ! Elle ne dément pas son origine ! .. dans ma
maison ! .. ah !

p108

La grisette ! ... enfin, duchesse, qu' allez-vous
faire ? Dites vite ! J' ai bien prié que l' on
commençât sans moi ; mais je ne peux pas
m' éterniser ici ! Et tenez, c' est commencé ;
j' entends le poète. Je vous en supplie,
qu' allez-vous faire ?

La Duchesse.

Ce que je vais faire ? ... mais, rester là... tout
simplement... dix heures moins le quart. Si elle
va à ce rendez-vous, il faudra qu' elle passe par
ici, et je le verrai bien.

Roger.

Et si elle y va, ma tante ?

La Duchesse.

Si elle y va, mon neveu ? Eh bien ! J' irai aussi,
et sans rien dire, et je verrai où ils en sont,
et quand j' aurai vu où ils en sont... alors comme
alors, il ser temps d' agir.

Roger, *s' asseyant.*

soit ! Attendons.

Madame De Céran.

Oh ! Toi, inutile, mon ami ! Nous sommes là. Tu as
ton rapport, tes *tumuli*, toi, va ! ...

elle le pousse vers la porte.

Roger.

Permettez ! Ma mère, il s' agit...

Madame De Céran, *même jeu.*

il s' agit de ta place... allons... va... va ! ...

Roger, *résistant.*

pardonnez-moi de vous désobéir, mais...

p109

Madame De Céran.

Eh bien ! Roger...

ma mère, je vous en supplie... d' ailleurs, ce soir,
il me serait impossible d' écrire une ligne...

je suis trop... je ne sais pas... je suis très
troublé... j' ai le sentiment de ne pas avoir fait pour

cette jeune fille ce que je devais faire. Je
suis très ému... mais, pensez donc, ma mère...

Suzanne ! ... mais, ce serait affreux ! ... ma

situation est épouvantable ! ...
La Duchesse.
Allons... tu exagères !
Roger, *bondissant*.
en vérité !
Madame De Céran.
Roger ! Y pensez-vous ?
Roger.
Mais je suis son tuteur, moi ; mais j' ai charge
d' âme ! ... mais pensez donc à ma responsabilité !
L' honneur de cette enfant ! ... mais c' est un dépôt
sacré dont j' ai la garde ! ... mais j' aurais laissé
voler sa fortune que je serais moins criminel !
Et vous venez me parler de *tumuli* ! eh ! Les
tumuli ! les *tumuli* ! ... il s' agit bien
des *tumuli* ! au diable les *tumuli* ! ...
Madame De Céran, *terrifiée*.
oh ! ...
La Duchesse, *à part*.
tiens ! Tiens !

p110

Roger.
Mais c' est-à-dire que si c' est vrai, si ce
misérable a osé manquer à tout ce qu' il devait à
lui, à elle, à nous-mmes... mais je vais droit à
lui, et je le soufflette devant tout le monde...
entendez-vous...
Madame De Céran.
Mon fils !
Roger.
Oui, devant tout le monde ! ...
Madame De Céran.
Mais, c' est de l' égarement ! ... duchesse...
pardonnez...
La Duchesse.
Comment ! Mais je l' aime bien mieux comme cela...
tu sais...
Madame De Céran.
Roger !
Roger.
Non, ma mère, non ! ... ceci me regarde...
j' attendrai...
il s' assied.
Madame De Céran.
C' est bien... j' attendrai aussi.
Roger.
Vous ?
Madame De céran.
Oui, et je lui parlerai...
La Duchesse.

Ah ! Mais, prends garde ! ...

p111

Madame De Céran.

Oh ! à mots couverts, soyez tranquille ; mais, si elle persiste, ce sera du moins en connaissance de cause ! ... j' attendrai.

elle s' assied.

La Duchesse.

Et pas longtemps ! Dix heures moins cinq ! Si elle doit avoir la migraine, cela ne va pas tarder.

(la porte du salon du fond s' ouvre doucement.)

chut !

Roger.

La voilà !

à mesure que la porte s' ouvre, on entend le poète déclamer.

Le Poète, *en dehors.*

je purgerai le sol de toute cette engeance !

Et, jusque dans la mort poursuivant ma vengeance, je ne reculerai, ni devant son tombeau...

Jeanne paraît. La voix s' éteint à mesure que la porte se ferme.

La Duchesse, *à part.*

la sous-préfète ! ...

ACTE II SCENE III

p112

les mêmes, Jeanne.

Jeanne, *s' arrêtant interdite en les voyat.*

ah ! ...

La Duchesse.

Venez donc ! Venez donc ! ... eh bien, vous en avez déjà assez, il paraît ?

Jeanne.

Moi, non, madame la duchesse... mais, c' est que...

La Duchesse.

C' est que vous n' aimez pas la tragédie, je vois cela...

Jeanne.

Si... oh ! Si.

La Duchesse.

Oh ! Il ne faut pas vous en défendre, il y en a encore plus de dix-sept comme vous. *(à part.)*

qu' est-ce qu' elle a donc ? (*haut.*) alors,
c' est mauvais, hein ?
Jeanne.
Oh ! Au contraire.
La Duchesse.
Au contraire, comme quand on vous marche sur le
pied ?

p113

Jeanne.
Non ! Non ! ... il y a même des choses... des...
il y a un joli vers !
La Duchesse.
Déjà !
Jeanne.
Et qu' on a fort applaudi. (*à part.*) comment
faire ?
La Duchesse.
Ah ! Ah ! ... et qu' est-ce qu' il dit, ce joli vers ?
Jeanne.
" l' honneur est comme un dieu... c' est un dieu
qui... " je craindrais de le déflorer en le citant
mal.
La Duchesse.
Eh ! Mais, gardez-le, mon enfant, gardez-le !
Et vous vous en allez, malgré ce joli vers ?
Jeanne.
Mon dieu ! C' est à mon grand regret. (*à part.*)
que dire ? ... (*prise par une idée.*) ah ! ...
(*haut.*) mais je ne sais si c' est la fatigue
du déplacement... ou la chaler... je... je ne me
sens pas très bien ! ...
La Duchesse.
Ah ! ...
Jeanne.
Oui, j' ai les yeux... je n' y vois plus lair...
je crois... je... j' ai la migraine ! ...
Madame De Céran, La Duchesse Et Roger,
se levant.
la migraine ?

p114

Jeanne, *effrayée, à part.*
qu' est-ce qu' ils ont donc ?
La Duchesse, *après un silence.*
eh bien, ça ne m' étonne pas, c' est dans l' air.
Jeanne.

Ah ! Vous aussi ?

La Duchesse.

Moi ! Oh ! ... ce n' est plus de mon âge, ça... ah !
Vous avez la... eh bien, mais, il faut soigner cela,
mon enfant.

Jeanne.

Oui, je vais marcher un peu... vous me
pardonnez... n' est-ce pas ?

La Duchesse.

Allez donc... allez donc !

Jeanne, *se tenant la tête et s' en allant.*
cela me fait un mal... ah ! (*à part.*) ça y
est ! ... ma foi, Paul saura bien s' en tirer.
elle sort par la porte du jardin.

ACTE II SCENE IV

Madame De Céran, la duchesse, Roger

La Duchesse, *à Roger.*

ah ! Ah ! Tu crois, hein ? Dis donc, tu crois !

p115

Roger.

Eh ! Ma tante, ceci n' est qu' un hasard !

La Duchesse.

Un hasard, c' est possible ; mais tu vois comme on
peut faire fausse route, et qu' il ne faut jamais...

*(la porte du salon s' ouvre ; même effet que la
première fois.)* ah ! Ah ! Cette fois !

*Voix du poète Des Millets, qu' on entend
par la porte entr' ouverte et qui diminue à mesure
que la porte se referme.*

et quand ils seraient cent, et quand ils seraient
mille...

La Duchesse.

A-t-il une voix, ce vieux Tyrtée !

La Voix.

J' irais seul, et bravant leur colère inutile,
leur demander raison de cette lâcheté...

Lucy paraît.

Madame De Céran Et Roger.

Lucy !

ACTE II SCENE V

Les mêmes, Lucy, *allant à la porte du jardin.*

La Duchesse.

Comment, Lucy, vous vous en allez !

Lucy, *s' arrêtant*.
pardon ! Je ne vous avais pas vue.

p116

La Duchesse.
Il y a pourtant un joli vers, il paraît :
" l' honneur est le dieu ! ... "
Lucy, *reprenant son chemin*.
" comme un dieu qui... "
La Duchesse.
Oui, enfin, c' est bien le même. (*dix heures sonnent. Lucy arrive à la porte.*) et vous vos en allez, néanmoins ?
Lucy, *se retournant*.
oui, j' ai besoin de prendre l' air... j' ai la migraine !
elle sort.
Tous Les Trois, *s' asseyant*.
ah ! ..

ACTE II SCENE VI

la duchesse, Madame De Céran, Roger.
La Duchesse.
Ah ! Par exemple, voilà qui devient curieux !
Madame De Céran.
C' est encore un hasard ! ...
La Duchesse.
Encore un ! ... ah ! Mais non, cette fois !
Comment ?

p117

Toutes, alors, toutes ! ... excepté Suzanne ! ...
allons donc ! Il y a quelque chose ! ... elle ne
viendra pas. Je parierais qu' elle ne viendra pas.
(*la porte du salon s' ouvre brusquement,*
laissant échapper un éclat de voix tragique, mais
rapide et vague ; et Suzanne entre
précipitamment comme si elle voulait rejoindre
quelqu' un.) la voilà !

ACTE II SCENE VII

les mêmes, Suzanne.
Madame De Céran, *se levant*.

vous quittez le salon, mademoiselle ?
Suzanne, *voulant s' échapper.*
oui, ma cousine !
Madame De Céran.
Restez !
Suzanne.
Mais, ma cousine...
Madame De Céran.
Restez... et asseyez-vous !
Suzanne, *se laissant tomber sur un tabouret de piano, sur lequel elle tourne à chaque réplique nouvelle du côté de la personne qui lui parle.*
voilà !
Madame De Céran.
Et pourquoi quittez-vous le salon, je vous prie ?

p118

Suzanne.
Mais, parce que ça m' ennuie ce qu' il récite là-dedans, le vieux monsieur.
Roger.
Est-ce bien la raison ?
Suzanne.
Je sors, parce que Lucy est sortie, s' il vous en faut une autre ?
Madame De Céran.
Miss Watson, mademoiselle...
Suzanne.
Oh ! Bien entendu ! ... c' est la perfection !
L' idéal, l' oiseau rare, miss Watson ! ... elle peut tout faire... tandis que moi ! ...
Roger.
Tandis que vous, Suzanne...
Madame De Céran.
Ah ! Laisse-moi lui parler ! Tandis que vous, mademoiselle, vous courez les chemins, seule...
Suzanne.
Comme Lucy !
Madame De Céran.
Vous vous habillez de la façon la plus extravagante...
Suzanne.
Comme Lucy !

p119

Madame De Céran.
Vous accaparez Monsieur Bellac, vous affectez de

lui parler...

Suzanne.

Come Lucy ! ... est-ce qu' elle ne lui parle pas, elle, (*se tournant vers Roger.*) et à monsieur aussi ?

Madame De Céran.

Oh ! Mais en secret ! Vous me comprenez parfaitement.

Suzanne.

Oh ! Pour des secrets, on n' a pas besoin de se parler... on s' écrit... (*regardant Roger et à mi-voix.*) en dissimulant son écriture !

Madame De Céran.

Hein !

Roger, *bas, à la duchesse.*

ma tante !

La Duchesse, *bas.*

chut !

Madame De Céran.

Enfin ! ...

Suzanne.

Enfin, Lucy parle à qui elle veut ; Lucy sort quand elle veut ; Lucy s' habille comme elle veut. Je veux faire ce que fait Lucy, puisqu' on l' aime tant, elle !

Madame De Céran.

Et savez-vous pourquoi on l' aime, mademoiselle ? C' est que, malgré une indépendance d' allures, conséquence de sa nationalité, elle est réservée, sérieuse, instruite...

p120

Suzanne, *se levant.*

eh bien ! Et moi ? Je n' ai donc pas été tout ça, moi ? Oui, pendant six mois, jusqu' aujourd' hui, jusqu' à ce soir, cinq heures, je m' appliquais, je me tenais à quatre, et j' étudiais, et autant qu' elle !

Et j' en savais aussi long qu' elle ! Et l' objectif et le subjectif et tout cela ! Eh bien ! à quoi ça m' a-t-il servi ? ... est-ce qu' on m' aime mieux ? ...

est-ce qu' on ne me traite pas toujours en petite fille ? Et tout le monde, oui, tout le monde ! ...

(*regardant Roger de côté.*) qu' est-ce qui fait attention à moi, seulement ? Suzanne ! Ah !

Suzanne ! Est-ce que ça compte, ça, Suzanne !

Et tout ça parce que je ne suis pas une vieille anglaise ! ...

Roger.

Suzanne !

Suzanne.

Oui, défendez-la, vous ! Oh ! Je sais bien comment il

faut être pour vous plaire... allez ! (*prenant le binocle de la duchesse et le mettant sur son nez.*) esthétique ! Schopenhauer ! Le moi ! Le non-moi ! Et coetera ! ... gnan ! ... gnan ! ... gnan ! ...
Madame De Céran.
Faites-nous grâce de vos gamineries, mademoiselle !
Suzanne, *faisant une révérence.*
merci, ma cousine !
Madame De Céran.
Oui, de vos gamineries ! ... et les sottises que vous faites...
Suzanne.
Puisque je ne suis qu' une gamine, ce n' est pas étonnant

p121

que je fasse dessottises. (*s' animant.*) eh bien !
Oui, je fais des sottises ! ... et je le fais exprès, et j' en ferai encore !
Madame De Céran.
Plus chez moi, je vous le garantis.
Suzanne.
Oui, je suis sortie avec Monsieur Bellac ; oui, j' ai parlé bas à Monsieur Bellac ; oui, j' ai un secret avec Monsieur Bellac !
Roger.
Vous osez ! ...
Suzanne.
Et il est plus savant que vous ! Et il est meilleur que vous ! Et je l' aime mieux que vous, oui, je l' aime, là ! Je l' aime !
Madame De Céran.
Je veux croire que vous ne savez pas la gravité...
Suzanne.
Si ! Si ! Je sais la gravité ! Si !
Madame De Cran.
Alors, écoutez-moi ! Avant de faire la nouvelle sottise dont vous nous menacez, réfléchissez bien !
Le bruit, les coups de tête, le scandale, vous conviennent moins qu' à personne,
Mademoiselle De Villiers !
La Duchesse.
Ah ! Mais, prends garde !
Madame De Céran.
Eh ! Duchesse, il faut au moins qu' elle sache...

p122

Suzanne, *retenant ses larmes.*
oh ! Je sais !
La Duchesse.
Comment !
Suzanne, *se jetant dans ses bras en pleurant.*
oh ! Ma tante ! Ma tante !
La Duchesse.
Suzanne, voyons, mon enfant ! ... (*à Madame De Céran.*) tu avais bien besoin de lever ce lièvre-là, toi. (*à Suzanne.*) voyons, qu' est-ce que tu sais ? Quo ?
elle l' assied sur ses genoux.
Suzanne, *pleurant en parlant.*
oh ! Quoi ? Je ne sais pas ; mais je sais bien qu' il y a quelque chose contre mi, allez... et il y a longtemps !
La Duchesse.
Qui est-ce qui t' a dit ? ...
Suzanne.
Oh ! Personne... tout le monde... les gens qui vous regardent, qui chuchotent, qui se taisent quand vous entrez... qui vous embrassent, qui vous appellent : pauvre petite ! -si vous croyez que les enfants ne sentent pas cela ! ...
La Duchesse, *lui essuyant les yeux.*
voyons, ma chérie, voyons...
Suzanne.
Et au couvent donc ! Je voyais bien que je n' étais pas comme les autres, allez ! ... oh ! Si, je le voyais ! On me

p123

parlait toujours... de mon père, de ma mère... pourquoi ? Puisque je n' en n' avais plus ! Et une fois, en récréation, je jouais avec une grande, je ne sais pas ce que je lui avais fait... elle était furieuse.. et tout d' un coup, elle m' appelée : " mademoiselle l' illégitime " ! Elle ne savait pas ce que cela voulait dire, moi non plus ! -c' est sa mère qui avait dit cela devant elle. Elle me l' a avoué après... quand ous nous sommes raccomodées... oh ! J' étais malheureuse ! (*sanglotant.*) nous avons cherché dans le dictionnaire... mais nous n' avons rien trouvé... ou pas compris... (*avec colère.*) mais qu' est-ce que ça veut dire, enfin ? ... qu' est-ce que j' ai qui fait que je ne suis pas comme tout le mnde ? Que tout ce que je fais est mal ? Est-ce que c' est ma faute ?
La Duchesse, *l' embrassant.*
non, ma petite... non, ma chérie...

Madame De Céran.
Je regrette...
Suzanne, *sanglotant*.
eh bien ! Alors, pourquoi me le reproche-t-on, si ce n' est pas ma faute ? Mais je suis à charge à tout le monde ici ! Je le sais bien ; je ne veux plus rester ; je veux m' en aller ! ... personne ne m' aime ici, personne !
Roger, *très agité*.
pourquoi dites-vous cela, Suzanne ? Ce n' est pas bien ! Tout le monde ici, au contraire... et moi...
Suzanne, *se levant furieuse*.
vous !
Roger.
Oui, moi ! Et je vous jure...

p124

Suzanne.
Vous ? Ah ! Tenez ! ... laissez-moi, vous ! Je vous déteste ! Je ne veux plus vous voir ! Jamais ! ... entendez-vous ?
elle va vers la porte du jardin.
Roger.
Suzanne ! Mais, Suzane ! Où donc allez-vous ?
Suzanne.
Où je vais ? Je vais me promener. Je vais où je veux, d' abord !
Roger.
Pourquoi, maintenant ? Pourquoi sortez-vous ?
Suzanne.
Pourquoi ? (*elle descend vers lui.*) pourquoi ? (*dans les yeux.*) j' ai la migraine !!!
tous se lèvent. Suzanne sort par la porte du jardin.

ACTE II SCENE VIII

Roger, la duchesse, Madame De Céran.
Roger, *très agité*.
eh bien ! Ma tante, est-ce clair maintenant ?
La Duchesse, *se levant*.
de moins en moins !
Roger.
C' est bien, je vais le voir !
Madame De Céran.
Roger ! Où vas-tu donc ?

p125

Roger.

Où je vais ? Mais, faire ce que dit ma tante, savoir où ils en sont ! Et je vous jure que si c' est vrai... si cet homme a osé ! ...

Madame De Céran.

Si c' est vrai ! ... moi, je la chasse !

Roger.

Eh bien ! Si c' est vrai... moi je le tue !

il sort par la porte du jardin.

La Duchesse.

Et si c' est vrai, moi, je les marie ! ... seulement, ce n' est pas vrai... enfin, nous allons voir ; viens !

elle veut l' entraîner. -on entend applaudir très fort dans le salon. Bruit de chaises et de conversations.

Madame De Céran, *hésitant.*

mais ! ...

La Duchesse.

Hein ? Quoi ? Encore un joli vers ! Non, c' est la fin de l' acte ! Vite ! Avant qu' ils n' arrivent !

Madame De Céran. Mais, mes invités ?

La Duchesse.

Eh ! Tes invités ? Ils se rendormiront bien sans toi ! Viens, viens !

elles sortent.

la porte du fond s' ouvre et laisse voir quelques personnes par groupes Des Millets très entouré.

p126

Voix Diverses.

Très beau ! Grand art ! Très élevé !

Paul, *sur la porte du fond.*

charmant, cet acte ! N' est-ce pas, général ?

Le Général, *en bâillant bruyamment.*

charmant ! Encore quatre !

Paul s' esquivé adroitement, gagne la porte du jardin et disparaît. La toile tombe.

ACTE III CENEI

p127

grande serre-salon éclairée au gaz. Pièce d' eau

*et jet d' eau, meubles, sièges, touffes,
d' arbustes et massifs de plantes, derrière
lesquels on peut aisément se couler et
se cacher.*

la duchesse, Madame De Céran
*elles entrent par le fond à droite, hésitent,
regardent d' abord et à voix basse.*

La Duchesse.

Personne ?

Madame De Céran.

Personne.

La Duchesse.

Bon ! *(elle descend en scène et s' arrêtant.)*

trois migraines !

Madame De Céran.

Il est pourtant inouï que je sois forcée de laisser
ainsi ce poète...

La Duchesse.

Ah ! Bien, ton poète, il lit ses vers ! Un poète,
vois-tu, pourvu que ça lise ses vers ! ...

Madame De Céran.

Mais l' emportement de Roger m' a effrayée !

Jamais je ne

p128

l' ai vu ainsi, jamais ! Qu' est-ce que vous faites
donc là, ma tante ?

La Duchesse.

J' arrête le jet d' eau, tu vois bien !

Madame De Céran.

Pourquoi ?

La Duchesse.

C' est pour mieux entendre, mon enfant !

Madame De Céran.

Il est au jardin, je ne sais où... qui la suit,
qui la guette... que va-t-il arriver ? Ah ! Petite
malheureuse ! ... comment, duchesse, vous
éteignez le gaz ?

La Duchesse.

Non, je le baisse.

Madame De Céran.

Mais pourquoi ?

La Duchesse.

Mais pour mieux voir, mon enfant !

Madame De Céran.

Pour ? ...

La Duchesse.

Dame ! ... moins on nous verra, mieux nous
verrons... trois migraines ! .. et un seul
rendez-vous ! Y comprends-tu quelque chose, toi ?

Madame De Céran.

Ce que je ne comprends pas, moi, c' est que
M Bellac...

p129

La Duchesse.

Et moi c' est que Suzanne...

Madame De Céran.

Oh ! Elle...

La Duchesse.

Elle ? Enfin nous allons voir ! Ils peuvent venir
maintenant, tout est prêt.

Madame De Céran.

Si Roger les trouve ici... ensemble, il est
capable...

La Duchesse.

Bah ! ... bah ! Il faut voir... il faut voir ! ...

Madam De Céran.

Mais...

La Duchesse.

Chut ! ... entends-tu ?

Madame De Céran.

Oui.

La Duchesse, *poussant Madame De Céran vers
le massif de droite, au premier plan.*

il était temps ! ... viens !

Madame De Céran.

Comment, vous voulez écouter ?

La Duchesse, *cachée.*

dame ! Pour entendre, il n' y a encore que cel,
tu sais ? ... tiens, dans ce coin-là, nous serons
comme des rois de féerie. Nous sortirons quand
il le faudra, sois tranquille. On est entré ?

p130

Madame De Céran, *cachée et regardant à travers
les anches.*

oui.

La Duchesse.

Lequel des deux ?

Madame De Céran.

C' est elle...

La Duchesse.

Suzanne ?

Madame De céran.

Oui ! (*avec étonnement.*) non !

La Duchesse.

Comment, non ?

Madame De Céran.
Non ! Pas décolletée... c' est une autre.
Une autre ? ... qui ?
Madame De Céran.
Je ne distingue pas.
Jeanne.
Mais viens donc, Paul !
Madame De Céran.
La sous-préfète !
Encore ! ...

ACTE III SCENE II

p131

la duchesse, Madame De Céran, *cachées
premier plan* ; Jeanne, *puis* Paul,
entrant par le fond à droite
Jeanne.
Qu' est-ce que tu fais donc à cette porte, enfin ?
Paul, *dans la coulisse, à droite.*
la prudence étant la mère de la sûreté, je nous
mets prudemment en sûreté !
Jeanne.
Comment ?
Paul.
Comme ça...
bruit de porte qui crie.
Jeanne, *effrayée.*
hein ?
Paul, *entrant.*
très réussi ! ...
Jeanne.
Qu' est-ce que c' est que cela ?
Paul.
ça ! C' est un indique-fuite que je viens
d' installer... oui, un morceau de bois... dans le
gond de la porte... de cette

p132

façon, si quelqu' un, je ne dis pas quelque
amoureux comme nous, ceci est invraisemblable
dans cette enceinte, mais quelque évadé de tragédie
se réfugiait de ce côté, par impossible... plus
de danger ! Il pousse la porte, elle pousse un cri,
et nous, par l' autre porte... frtt ! ... hein ?

Est-ce assez combiné ? Ah ! Nous autres hommes d' état ! ... et maintenant, madame, que nous sommes à l' abri des regards indiscrets, je dépouille l' homme public, l' homme privé reparaît, et, donnant l' essor à des sentiments trop longtemps contenus, je vous permets de me tutoyer.

Jeanne.

à la bonne heure, tu es gentil, ici !

Paul.

Je suis gentil ici, parce que j'esuis tranquille ici ; mais, s' embrasser dans les corridors, comme tantôt, tu sais...

quand tu es venue m' aider à défaire mes malles.

La Duchesse, *à part.*

c' étaient eux !

Paul.

Ou comme ce soir, dans le jardin...

La Duchesse, *à part.*

encore eux !

Paul.

Plus jamais cela ! Trop imprudent pour la maison... hein ? Quelle maison ! T' avais-je trompé ? Faut-il avoir envie d' être préfet pour venir s' ennuyer dans des bâilloirs pareils !

Madame De Céran.

Hein ?

p133

La Duchesse, *à Madame De Céran.*

écoute ça ! écoute ça !

Jeanne, *le faisant asseoir près d' elle.*

viens là...

Paul, *s' asseoit, se relève et marchant avec agitation.*

non, mais quelle maison ! Et les maîtres, et les invités, et tout le monde ! Et Madame Arriégo ! Et le poète ! Et la marquise ! Et cette anglaise en glace ! Et ce Roger en bois ! Il n' y a que la duchesse qui ait le sens commun...

La Duchesse, *à Madame De Céran.*

pour moi, ça ! ...

Paul, *avec conviction.*

mais le reste, ah !

La Duchesse.

ça, c' est pour toi !

Jeanne.

Mais, viens donc là !

Paul, *s' asseoit et se relève, même jeu.*

et la lecture, et la littérature ! Et la candidature ! Ah ! La candidature Revel ! Un vieux malin, figure-toi, qui meurt... tous les soirs et qui

ressuscite tous les matins avec une place de plus !
(il va pour s'asseoir et rprend.) et
Saint-Réault ? Ah ! Saint-Réault ! Et les
ramas-ravanas et tous les fouchtras de Boudha !
Madame De Céran, *indignée*.
oh !

p134

La Duchesse, *riant*.
il est drôle !
Paul.
Et l' autre, dis donc, le Bellac des dames, avec
son amour platonique !
Jeanne, *baissant les yeux*.
il est bête !
Paul, *s' asseyant*.
tu trouves, toi ? ... (se relevant avec fureur.)
et la tragédie ! ... oh ! La tragédie ! ...
Jeanne.
Mais, Paul, qu' as-tu ?
Paul.
Et ce vieux Philippe-Auguste avec son joli vers !
Mais tout le monde en a fait, des jolis vers...
ce n' est pas une raison pour les lire... moi aussi
j' en ai fait...
Jeanne.
Toi ?
Paul.
Oui, moi ! Quand j' étais étudiant et pas riche, j' en
ai même vendu ! ...
Jeanne.
à un éditeur ?
Paul.
Nn ; à un dentiste ! La plombéide ou l' art de
plomber les dents. -poème, trois cents vers ! ...
trente francs... écoute-moi ça...

p135

Jeanne.
Oh ! Non, par exemple !
Paul.
" muse, s' il est un mal, parmi les maux divers,
" que le ciel en courroux épand sur l' univers,
" dont le plus justement le bon goût s' effarouche,
" c' est celui dont le siège est placé dans la
bouche ! ... "
Jeanne, *voulant l' arrêter*.

voyons, Paul ! ...

Paul.

" ah ! Qu' arracher sa dent semble alors plein d' appas !

" imprudent ! Guéris-la, mais ne l' arrache pas !

" ah ! N' arrachez jamais, même une dent qui tombe !

" qui sait si, quelque jour, l' homme adroit qui la plombe

" n' aura pas conservé, soit en haut, soit en bas,

" cet attrait au sourire et cette aide au repas. "

La Duchesse, *riant*.

ah ! Ah ! Il est amusant !

Jeanne.

Quel gamin tu fais ! Qui croirait cela à te voir au salon ! (*l' imitant.*) " mon dieu, monsieur le sénateur, le flot démocratique... les traités de 1815... " ah ! Ah ! Ah !

Paul.

Eh bien ! Et toi, dis donc ! ... c' est toi qui vas bin, avec la maîtresse de la maison !

Madame De Céran.

Hein !

p136

Paul.

Mes compliments !

Jeanne.

Mais, mon ami, je fais ce que tu m' as recommandé.

Paul, *l' imitant*.

" je fais ce que tu m' as recommandé ! " -ah !

Sainte-nitouche, avec sa petite voix ! Ah ! Tu lui

en fournis à la comtesse : du Joubert, et du

latin, et du Tocqueville ! Et de ton cru encore !

Madame De Céran.

Comment, de son cru !

La Duchesse.

ça me raccommode avec elle, ça.

Jeanne.

Ah ! Je n' ai pas de remords, va ! ... une femme qui nous loge aux deux bouts de la maison !

Madame De Céran, *se levant*.

si je la priais d' en sortir !

La Duchesse.

Tais-toi donc.

Jeanne.

Et c' est de la méchanceté ! ... si ! Si ! ... j' en suis sûre... une femme sait bien, n' est-ce pas ? Que des nouveaux mariés... ont toujours quelque chose à se dire, enfin.

Paul, *tendrement*.

oui, toujours.

p137

Jeanne.

Toujours, bien vrai ? ... toujours comme ça ?

Paul.

As-tu une jolie voix ! Je l' écoutais tout à l' heure... en parlant des traités de 1815. Fine, douce, enveloppante... ah ! La voix, c' est la musique du coeur, comme dit M De Tocqueville.

Jeanne.

Ah ! Paul ! ... je ne veux pas que tu rires des choses sérieuses.

Paul.

Ah ! Bien, laisse-moi être un peu gai, je t' en prie ; je suis si heureux ici ! -mon dieu ! Que ça m' est donc égal de ne pas être préfet à Carcassonne, dans ce moment-ci !

Jeanne.

C' est toujours que cela m' est égal à moi, monsieur : voilà la différence !

Paul.

Chère petite femme !

il lui baise les mains.

Madame De Céran, *bas à la duchesse.*
mais, c' est d' une inconvenance...

La Duchesse, *de même.*

je ne déteste pas ça, moi !

Paul.

Ah ! C' est que j' ai un fort arriéré à combler, tu comprends, sans compter les avances à prendre.
Quand serons-nous

p138

libres, à présent ? Chère enfant, tu ne sais pas combien je t' adore.

Jeanne.

Si, je le sais... par moi...

Paul.

Ma Jeanne !

Jeanne.

Ah ! Paul ! Toujours comme ça, répète-le encore, toujours !

Paul, *très près d' elle et tendrement.*

toujours !

Madame De Céran, *bas à la duchesse.*
mais, duchesse !

La Duchesse, *de même.*

ah ! Ils sont mariés !
la porte crie. Paul et Jeanne se lèvent, effrayés.
Paul Et Jeanne.
Hein ?
Jeanne.
On vient !
Paul.
Fuyons ! Comme on dit dans les tragédies.
Jeanne.
Vite, vite ! ...
Paul.
Tu vois, hein ? Mes précautions.

p139

Jeanne.
Déjà ! Quel malheur !
ils s'échappent par le fond à gauche.
Madame De Céran, *passant à gauche.*
eh bien, c' est heureux qu' on les ait interrompus.
La Duchesse, *la suivant.*
ma foi, je le regrette ! -oui, mais c' est fini de rire, maintenant.

ACTE III SCENE III

Madame De Céran, l duchesse, *cachées à gauche, Bellac, entrant par le fond à droite.*
Bellac.
Cette porte fait un bruit !
Madame De Céran, *bas à la duchesse.*
Bellac !
La Duchesse, *de même.*
Bellac !
Bellac.
Mais on ne voit pas clair, ici.
Madame De Céran.
C' était vrai ! ... vous voyez, tout est vrai.

p140

La Duchesse.
Tout ! Non ! Il n' y en a encore que la moiiti.
Madame De Céran.
Ah ! L' autre n' est pas loin, allez !
La Duchesse.

En tous cas, ça ne peut être qu' un coup de tête, une imprudence de pensionnaire... il n' est pas possible.

(la porte crie.) la voilà ! ... ah ! Dame, le cœur me bat... dans ces choses-là, on a beau être sûr, on n' est jamais certain... la vois-tu ?

Madame De Céran, *regardant*.

ah ! C' est elle ! ... et tout à l' heure Roger, qui l' épée, va venir, lui aussi... si nous nous montrions, duchesse ?

La Duchesse.

Non... non... maintenant, je veux savoir où ils en sont ; je veux en avoir le cœur net.

Madame De Céran, *regardant toujours*.

je meurs d' inquiétude... décolletée... c' est cela, c' est bien elle...

La Duchesse.

Ah ! Petite coquine ! ... laisse-moi voir...

elle regarde à travers les feuilles, puis après un moment.

hein ?

Madame De Céran.

Quoi donc ?

p141

La Duchesse.

Regarde.

Madame De Céran, *regardant*.

Lucy !

La Duchesse.

Lucy.

Madame De Céran.

Qu' est-ce que cela veut dire ?

Ah ! Je ne sais pas encore, mais j' aime déjà mieux cela.

ACTE III SCENE IV

Madame De Céran, la duchesse, *cachées au premier plan, à gauche*, Bellac et Lucy *se cherchant à droite*, Paul *rentrant par le fond, à gauche*, suivi de Jeanne *qui le retient*.

Jeanne, *bas à Paul*.

non ! Non ! Paul ! Non !

Paul, *de même*.

si ! ... si ! ... laisse un instant, pour voir !

Ici, à cette heure-ci, ce ne peut être que des amoureux, je te dis... dans cette maison ! ...

non ! ... ce serait trop drôle...

Jeanne.
Prends garde !

p142

Paul.
Chut !
Lucy.
Vous êtes là, M Bellac ?
Paul.
L' anglaise !
Bellac.
Oui, mademoiselle !
Paul.
Et le professeur... l' anglaise et le professeur :
fable ! Quand je te disais ! Une intrigue ! ...
un rendez-vous ! Ah ! Mais c' est moi qui ne m' en
vais plus, par exemple !
Jeanne.
Comment ?
Paul.
Après cela, si tu veux t' en aller, toi ?
Jeanne.
Ah ! Mais non !
*ils se cachent derrière un massif au fond à
gauche.*
Lucy.
Vous êtes de ce côté !
Bellac.
Par ici ! ... je vous demande pardon... la serre est
habituellement mieux éclairée... je ne sais
pourquoi, ce soir...
il marche vers elle.
Madame De Céran, *bas à la duchesse.*
Lucy ! ... mais, alors, Suzanne ? ... je n' y suis
plus !

p143

La Duchesse, *de même.*
attends un peu ; j' ai idée que nous allons y être.
Lucy.
Mais, M Bellac, que signifie cette sorte de
rendez-vous ? Et votre lettre de ce matin ? ...
pourquoi m' écrire ?
Bellac.
Mais, pour vous parler, chère miss Lucy. Est-ce
donc la première fois que nous nous isolons,
pour échanger nos pensées ?

Paul, *pouffant de rire, bas, à Jeanne.*
oh ! ... échanger ! ... je ne savais pas que cela
s' appelait comme ça...
Bellac.
Entouré comme je le suis ici, quel autre moyen
avais-je de vous parler, à vous seule ?
Lucy.
Quel autre ? Il fallait me donner le bras et sortir
du salon avec moi, tout simplement. Je ne suis pas
une jeune fille française, moi.
Bellac.
Mais, vous êtes en France.
Lucy.
En France comme ailleurs, je fais ce que je veux ;
je n' ai pas besoin de secret, et encore moins de
mystère. Vous déguisez votre écriture... vous ne
signez pas... (...) n' est pas jusqu' à votre
papier rose... ah ! Que vous êtes bien français ! ...

p144

Paul, *bas, à Jeanne.*
né malin.
Bellac.
Et que vous êtes bien, vous, la muse austère de
la science la polymnie superbe ! La piéride froide
et fière... asseyez-vous donc !
Lucy.
Non ! Non ! ... et voyez comme toutes vos
précautions ont tourné contre nous... j' ai perdu
cette lettre.
La Duchesse, *un peu haut.*
j' y suis ! ...
mouvement de Lucy.
Bellac.
Quoi ?
Lucy.
Vous n' avez pas entendu ?
Bellac.
Non ! ... ah ! Vous avez perdu ? ...
Lucy.
Et que voulez-vous que pense celui ou celle qui
l' aura trouvée ?
La Duchesse, *bas, à Madame De Céran.*
y es-tu, maintenant ?
Lucy.
Il est vrai qu' il n' y avait plus d' enveloppe...
partant... plus d' adresse...

p145

Bellac.

Ni mon écriture, ni ma signature... vous voyez donc que j' ai bien fait. En tous cas, j' ai cru bien faire, chère miss Lucy, pardonnez à votre professeur, à votre ami, et... asseyez-vous, je vous en prie...

Lucy.

Non ! Dites-moi ce que vous aviez à me dire en si grand secret, et rentrons.

Bellac, *la retenant.*

attendez ! ... pourquoi n' êtes-vous pas venue à mon cours, aujourd' hui ?

Lucy.

Parce que j' ai passé mon temps à chercher cette lettre, précisément. De quoi aviez-vous à me parler ?

Bellac.

êtes-vous impatiente de me quitter ! (*il lui donne un paquet de papiers attachés avec un ruban rose.*) tenez !

Lucy.

Des épreuves !

Bellac, *ému.*

de mon livre.

Lucy, *émue aussi.*

de votre ? ... ah ! Bellac !

Bellac.

J' ai voulu que vous fussiez la seule à le connaître avant tous, la seule !

Lucy, *lui prenant les mains avec effusion.*

ah ! Mon ami ! Mon ami !

p146

Paul, *retenant sourire.*

oh ! Non, ce cadeau d' amour, pff ! ...

mouvement de Bellac vers la gauche.

Lucy.

Qu' avez-vous ?

Bellac.

Non, rien... j' avais cru... vous le lirez, ce livre où j' ai mis ma pensée, et vous nous trouverez en communion parfaite, j' en suis sûr... sauf sur un point... oh ! Celui-là ! ...

Lucy.

Lequel ?

Bellac, *tendrement.*

est-il possible que vous ne croyiez pas à l' amour platonique, vous ?

Lucy.

Moi ? Oh ! Pas du tout.

Bellac, *gracieusement*.
eh bien ! ... et nous, cependant ?
Lucy, *simplement*.
nous, c' est de l' amitié.
Bellac, *marivaudant*.
pardon ! C' est plus que de l' amitié et mieux que de
l' amour !
Lucy.
Alors, si c' est plus que l' un et mieux que l' autre,
ce n' est, ni l' un ni l' autre. Et maintenant, merci
encore, merci mille fois ; mais rentrons
voulez-vous ?
elle va pour sortir.

p147

Bellac, *la retenant toujours*.
attendez !
Lucy.
Non ! Non ! Rentrons.
Paul, à *Jeanne*.
ça ne mord pas.
Bellac, *la retenant*.
mais, attendez donc, de grâce ! Deux mots ! ... deux
mots ! éclairez-moi, ou éclairez-vous ! ... la question
en vaut la peine. Voyons, Lucy ! ...
Lucy, *s' animant et passant à droite*.
voyons, Bellac ! Voyons, mon ami, votre amour
platonique ! ... philosophiquement, mais cela ne se
soutient pas !
Bellac.
Permettez, cet amour est une amitié...
Lucy.
Si c' est l' amitié, ce n' est plus l' amour !
Bellac.
Mais, le concept est double !
Lucy.
S' il est double, il n' est pas un !
Mais, il y a confusion !
il s' assied.
Lucy.
S' il y a confusion, il n' y a plus caractère ! ...
et je vais plus loin ! ...
elle s' assied.

p148

Paul, à *Jeanne*.
ça a mordu !

Lucy.

Je nie que la confusion soit possible entre l' amour, qui a l' individuation pour base, et l' amitié, forme de la sympathie, c' est-à-dire d' un fait, où le moi devient, en quelque sorte, le non-moi. Je nie absolument, oh ! Mais absolument !

La Duchesse, *bas à Madame De Céran.*

j' ai bien souvent entendu parler d' amour, mais jamais comme cela.

Bellac.

Voyons, Lucy ! ...

Lucy.

Voyons, Bellac ! Oui ou non ? Le facteur principal...

Bellac.

Voyons, Lucy, un exemple. Supposons deux êtres quelconques-deux abstractions-deux entités-un homme quelconque-une femme quelconque, tous deux s' aimant, mais de l' amour vulgaire, physiologique, vous me comprenez ?

Lucy.

Parfaitement !

Bellac.

Je les suppose dans une situation comme celle-ci, seuls la nuit, ensemble, que va-t-il arriver ?

La Duchesse, *à Madame De Céran.*

je m' en doute, moi, et toi ?

p149

Bellac.

Fatalement ! -suivez-moi bien ; -fatalement, il va se produire le phénomène que voici.

Jeanne, *à Paul.*

oh ! C' est amusant ! ...

Paul.

Eh bien ! Madame ?

Bellac.

Tous deux, ou plus vraisemblablement, l' un des deux, le premier, l' homme...

Paul, *à Jeanne.*

l' entité mâle !

Bellac.

Se rapprochera de celle qu' il croit aimer...

il s' approche d' elle.

Lucy, *se reculant un peu.*

mais...

Bellac, *la retenant doucement.*

non, non ! ... vous allez voir ! Ils plongeront leurs regards dans leurs regards ; ils mêleront leurs souffles et leurs chevelures...

Lucy.

Mais, Monsieur Bellac...

Bellac.

Et alors ! ... et alors ! ... il se passera en leur moi... indépendamment de leur moi lui-même, une suite non interrompue d' actes inconscients, qui, par une sorte de progrès, de processus lent, mais inéluctable, les jettera, si

p150

j' ose ainsi dire, à la fatalité d' un dénouement prévu où la volonté ne sera pour rien, l' intelligence pour rien, l' âme pour rien !

Lucy.

Permettez ! ... ce processus...

Bellac.

Attendez, attendez ! ... supposons maintenant un autre couple et un autre amour, à la place de l' amour physiologique, l' amour psychologique à la place d' un couple quelconque, -deux exceptions : - vous me suivez toujours ?

Lucy.

Oui.

Bellac.

Eux aussi, assis l' un près de l' autre, se rapprocheront l' un de l' autre.

Lucy, *s' éloignant encore.*

mais, alors, c' est la même chose !

Bellac, *la retenant toujours.*

attendez donc ! Il y a une nuance. Laissez-moi vous faire voir la nuance. Eux aussi pourront plonger leurs yeux dans leurs yeux et mêler leurs chevelures...

Lucy.

Mais enfin ?

elle se lève.

Bellac, *la faisant rasseoir.*

seulement ! ... seulement ! ... ce n' est plus leur beauté qu' ils contemplent, c' est leur âme ; ce n' est plus leurs

p151

voix qu' ils entendent, c' est la palpitation même de leur pensée ! Et lorsque enfin, par un processus tout autre, quoique congénère, ils en seront arrivés, eux aussi, à ce point obscur et troublé où l' être s' ignore lui-même, sorte d' engourdissement délicieux du vouloir qui paraît être à la fois le *summum* et le *terminus*

des félicités humaines, ils ne se réveilleront pas sur la terre, eux, mais en plein ciel, car leur amour à eux plane bien par delà les nuages orageux des passions communes dans le pur éther des idéalités sublimes !

silence.

Paul, à *Jeanne*.

il l'embrassera ! ...

Bellac.

Lucy ! Chère Lucy, me comprenez-vous ? Oh !

Dites que vous me comprenez !

Lucy, *troublée*.

mais ! ... il me semble que les deux concepts...

Paul.

Oh ! Les concepts ! Non, ils sont trop drôles !

Lucy, *toujours troublée*.

les deux concepts... sont identiques !

Paul.

Oh ! Identiques...

Bellac, *avec passion*.

identiques ! ... oh ! Lucy, vous êtes cruelle ! ...

identiques ! ! ! Mais songez donc qu'ici tout est subjectif !

Paul.

Subjectif ! Il faut que je fasse une folie !

p152

Bellac, *tout à fait passionné*.

subjectif ! Lucy ! Comprenez-moi bien !

Lucy, *tout à fait émue*.

mais, Bellac ! ... subjectif ! ...

Jeanne, à *Paul*.

il ne l'embrassera pas !

Paul.

Alors, c'est moi qui t'embrasse !

Jeanne, *se défendant*.

Paul ! Paul !

bruit de baisers,

Bellac, Lucy, *se levant effrayés*.

hein !

La Duchesse, *étonnée, se levant aussi*.

eh bien ! Comment ? Ils s'embrassent ?

Lucy.

Quelqu'un ! Quelqu'un est là ! ...

Bellac.

Venez, venez ! Prenez ma main !

Lucy.

On nous écoutait ! Oh ! Bellac, je vous le disais bien.

Bellac.

Venez !

p153

Lucy.
Mais, je suis horriblement compromise !
elle sort par le fond à gauche.
Bellac, *la suivant.*
je réparerai, chère miss, je réparerai ! ...

ACTE III SCENE V

la duchesse, Madame De Céran, *cachées.*
Jeanne, Paul, *sortant de leur cachette en riant.*
Paul.
Ah ! L' amour platonique ! Ah ! Ah ! Ah !
La Duchesse, *à part.*
Raymond !
Jeanne.
Et le moi, et le processus, et le terminus ! Ah !
Ah ! Ah !
La Uchesse, *sortant à son tour de sa cachette, et à part.*
ah ! Mes coquins ! ... attendez un peu !
elle marche doucement vers eux.
Paul.
Hein ? Le joli tartufe, avec ses déclarations à deux fins et à échappement. (*imitant Bellac.*)
" mais, chère miss, le concept de l' amour est double. "

p154

Jeanne, *imitant Lucy.*
mais, le facteur principal !
Paul.
Voyons, Lucy !
Jeanne.
Voyons, Bellac !
Paul.
Mais, c' est une nuance ! Laissez-moi vous faire voir la nuance !
Jeanne.
Mais, alors, c' est identique...
Paul.
Identique ! ô cruelle... songez donc qu' ici tout est subjectif !
Jeanne.
Oh ! Bellac ! Subjectif !

bruit de baisers que la duchesse fait claquer sur sa main.

Paul Et Jeanne, *se relevant, effrayés.*

hein ?

Jeanne.

Quelqu' un !

Paul.

Pincés.

Jeanne.

On nous écoutait.

Paul, *l' entraînant.*

viens, viens !

p155

Jeanne, *en s' en allant.*

ah ! Paul, peut-être aussi dans le commencement...

Paul.

Je réparerai, cher ange, je réparerai ! ...

ils disparaissent par la gauche.

ACTE III SCENE VI

la duchesse, Madame De Céran.

La Duchesse, *riant.*

ah ! Ah ! Ah ! Mes drôles... ils sont gentils...

mais ils méritaient une leçon... ah ! Ah ! ... je peux rire... maintenant... ah ! Ah ! ... dis donc,

Lucy ! ... elle va bien, ta bru ! Quand je te disais... eh bien ! Y es-tu, à présent !

Suzanne... ce rendez-vous... cette lettre ? ...

Madame De Céran.

Oui, c' était la lettre de Bellac à Lucy que Suzanne avait trouvée !

La Duchesse.

Et qu' elle prenait pour la lettre de Roger à Lucy. C' est pour cela qu' elle était si furieuse, la jalouse !

Madame De Céran.

Jalouse ? Duchesse, vous ne voulez pas dire qu' elle aime mon fils ?

p156

La Duchesse.

Ah çà ! Est-ce que tu penserais encore à lui faire épouser l' autre, par hasard ? ... eh bien ! Et le processus ?

Madame De Céran.

L' autre ? ... non, certes... mais Suzanne, jamais, ma tante, jamais !

La Duchesse.

Nous n' en sommes pas encore là... malheureusement...

en attendant, va retrouver ta tragédie et ta candidature Revel. Va ! ... moi je me charge de rattraper ton fils, et de lui faire rengaîner son grand sabre. -tout est bien qui finit bien...

ouf ! Ah ! C' est égal, je suis plus tranquille !

Beaucoup de bruit pour pas grand' chose... mais

c' est fini ! Fini ! Fini ! Allons-nous-en !

elles vont pour sortir à gauche. La porte de droite crie.

Toutes Deux, *s' arrêtant.*

hein ?

La Duchesse.

Encore ! -ah ça ! Mais, ta serre ! ... c' est les marronniers du Figaro, ta serre ! Ah ! Bien, c' est joli !

Madame De Céran.

Mais qui ça peut-il être encore ?

La Duchesse.

Qui ? (*prise d' une idée.*) ah !

(*à Madame De Céran, la poussant vrs la gauche.*) rentre au salon, je te le dirai.

Madame De Céran.

Mais...

p157

La Duchesse, *même jeu.*

tu ne peux pas laisser éternellement tes invités ? ...

Madame De Céran, *cherchant à voir.*

en effet, mais qui donc ? ...

La Duchesse, *même jeu.*

puisque je te le dirai. Va vite, avant qu' on ne soit là... tu ne pourrais plus...

Madame De Céran.

C' est vrai ; d' ailleurs, je vais revenir pour le thé.

La Duchesse.

Pour le thé ! C' est cela. -va, va ! Et vite, et vite !

Madame De Céran sort par la auche.

ACTE III SCENE VII

la duchesse, *puis* Suzanne, *puis* Roger.

La Duchesse.

Qui ça peut être ? Mais Roger, qui épie
Suzanne, ou Suzanne, qui épie Roger.
(*regardant à droite.*) oui, oui, c' est bien
lui. -c' est mon Bartholo... (*regardant à
gauche.*) et ma jalouse, maintenant, qui croit
Roger avec Lucy, et qui voudrait bien voir
un peu ce qui se passe. C' est cela.
Troisième migraine. Mon compte y est ! ... ah !
Si le hasard ne fait pas quelque chose avec cela,
c' est un grand maladroit ! ... (*baissant
doucement le gaz.*) aidons-le un peu.

p158

Suzanne, *entrant en se cachant.*
je savais bien qu' en faisant le tour de la serre,
il finirait par y arriver. Je le gêtais.
Roger, *de même.*
elle a fait le tour de la serre ; elle y est. -
je l' ai vue entrer. Enfin ! Je vais donc savoir
à quoi m' en tenir.
La Duchesse.
Ils jouent à cache-cache !
Suzanne, *écoutant.*
il paraît qu' elle est en retard, son anglaise !
Roger, *de même.*
ah ça ! Bellac n' est donc pas là ? ...
La Duchesse.
Ils n' en finiront pas... à moins que je ne m' en
mêle... pst ! ...
Roger.
Elle l' appelle ! ... ah ! Si j' osais, je prendrais
sa place, puisqu' il n' est pas là. Le voilà bien,
le moyen de savoir où ils en sont.
La Duchesse, *à part.*
allons donc ! ... allons donc ! ... pst ! ...
Roger.
Ma foi, ça durera ce que ça pourra... puisqu' il
ne vient pas, j' aurai toujours appris quelque chose...
pst !
La Duchesse.
Tiens !

p159

Suzanne, *à part.*
il me prend pour Lucy... oh ! Que je voudrais
savoir ce qu' il va lui dire.
Roger, *à mi-voix.*

c' est vous ?
Suzanne, *à mi-voix.*
oui ! ... (*à part, résolument.*) tant pis ! ...
Roger, *à part.*
elle me prend pour Bellac.
La Duchesse.
Oh ! Bien... maintenant ! -allez, mes enfants,
allez ! ...
*elle disparaît derrière les massifs du fond,
à gauche.*
Roger.
Vous avez reçu ma lettre ?
Suzanne *à part, furieuse, lui parlant en face
sans qu' il la voie ni l' entende.*
oui, je l' ai reçue, ta lettre ! ... oui, je l' ai
reçue ! Et tu ne t' en doutes guère.
(*haut, doucement.*) mais, sans cela, serais-je
à votre rendez-vous ?
Roger, *à part*
à votre ! ... eh bien ! Est-ce assez clair, cette
fois ? ... ah ! Malheureuse enfant ! ... enfin, nous
allons voir. *haut.*) j' avais si peur que vous
ne vinssiez pas... ma chère.
Suzanne, *à part.*
ma chère ! ... oh ! (*haut.*) vous m' avez pourtant
bien vue sortir du salon tout à l' heure... mon cher.

p160

Roger, *à part.*
ils en sont au moins à la familiarité ! ... il n' y
a pas à dire ! ... il faut absolument que je
sache... (*haut.*) pourquoi vous tenez-vous
si loin de moi ?
il marche vers elle.
Suzanne, *à part.*
mais il va voir que je suis plus petite que Lucy.
(*elle s' assied.*) ah ! Comme ça...
Roger.
Ne voulez-vous pas que j' aille m' asseoir auprès
de vous ?
Suzanne.
Je veux bien.
Roger, *à part, allant vers elle.*
oh ! Elle veut bien ! ... ce qui m' étonne, c' est qu' elle
me prenne pour Bellac ; je n' ai pourtant ni sa
voix, ni... enfin, ça durera ce que ça pourra. -
profitons-en. - (*il s' assied auprès d' elle en lui
tournant le dos, et haut.*) que vous êtes bonne
d' être venue ! ... vous m' aimez donc un peu, ma
chère ?
Suzanne, *qui lui tourne aussi le dos.*

mais oui, mon cher.
Roger, *se levant, à part.*
elle l' aime ! ... oh ! Le misérable !
Suzanne.
Qu' est-ce qu' il a donc ?
Roger, *revenant s' asseoir près d' elle.*
eh bien ! Alors, laissez-moi donc être auprès de vous
comme les autres fois.
il lui prend les mains.

p161

Suzanne, *à part, indignée.*
il lui prend la main !
Roger, *à part, indigné.*
elle se laisse parfaitement prendre les mains...
c' est épouvantable !
Suzanne, *de même.*
oh !
Roger, *haut.*
vous tremblez ? ...
Uzanne.
C' est... c' est vous qui tremblez...
Roger.
Non, non, c' est vous ! ... est-ce que... (*à part.*)
nous allons voir... tant pis ! ... (*haut.*)
est-ce que tu as peur ?
Suzanne, *à part, furieuse, se levant.*
tu ! ...
Roger, *à part, respirant.*
ils n' en sont que là !
Suzanne revient, après un geste de résolution,
se rasseoir auprès de lui, sans mot dire.
Roger, *terrifié, à part.*
comment ? ... encore plus loin ! ... mais alors ! ...
(*haut.*) ah ! Tu n' as pas peur ? ...
Suzanne.
Peur... avec toi ? ...
Roger, *à part.*
avec ! ... mais jusqu' où a-t-il poussé la séduction,
le

p162

misérable ! Oh ! Je le saurai ! Je veux le savoir...
je le veux... je le dois... j' ai charge d' âme...
(*haut, avec décision.*) eh bien ! ... en ce cas,
voyons, si tu n' as pas peur, pourquoi me fuir ?
il l' attire à lui.

Suzanne, *indignée*.
oh !
Roger.
Pourquoi te détourner de moi ?
il passe son bras autour de sa taille.
Suzanne, *même jeu*.
oh !
Roger.
Pourquoi me défendre ton visage ? ...
il se penche sur elle.
Suzanne, *bondissant sur ses pieds*.
oh ! C' est trop fort !
Roger.
Oui ! C' est trop fort !
Suzanne.
Mais regardez-moi donc ! Suzanne ! Pas Lucy,
Suzanne entendez-vous ?
Roger.
Et moi Roger ! Pas Bellac, Roger !
Entendez-vous ?
Suzanne.
Bellac ?
Roger.
Oh ! Malheureuse enfant ! C' était donc vrai ? ...
ah !

p163

Suzanne ! Suzane ! ... que c' est mal ! ... que
vous me faites mal ! ... enfin, il va venir, je
l' attends !
Suzanne.
Comment ? Qui ?
Mais vous ne comprenez donc pas que j' ai lu la
lettre ?
Suzanne.
La lettre ! ... c' est moi qui l' ai lue, votre
lettre ?
Roger.
Ma lettre ? La lettre de Bellac !
Suzanne.
De Bellac ? ... de vous ! ...
Roger.
De moi ?
Suzanne.
De vous ! ... à Lucy ! ...
Roger.
à Lucy ? ... à vous ! à vous ! à vous ! ...
à Lucy ! ... à Lucy ! ... à Lucy ! ... qui l' avait
perdue !
Roger, *stupéfait*.
perdue !

Suzanne.

Ah ! J' étais là quand elle l' a réclamée au domestique ! ... vous ne direz pas... et je l' avais trouvée, moi ! ...

p164

Roger, *éclairé*.

trouvée !

Suzanne.

Oui... oui... trouvée, et le rendez-vous... et la migraine... et tout ! ... je savais tout. Et j' ai voulu voir, et je suis venue... et vous me preniez pour elle...

Roger.

Moi ?

Suzanne, *les larmes commençant à la gagner*.

oui, vous ! Oui, vous ! ... vous me preniez pour elle, et vous lui disiez que vous l' aimiez ! ...

si ! ... si ! ... alors, pourquoi m' avez-vous dit que vous ne l' aimiez pas ? ... oui ! ... à moi...

tantôt... vous me l' avez dit, et que vous ne l' épousiez pas... pourquoi l' avez-vous dit ?

Il ne fallait pas me le dire. épousez-la si vous voulez, cela m' est bien égal, mais il ne fallait pas me le dire ! ... vous m' avez trompée... vous m' avez menti ! Ce n' est pas bien ! Puisque vous l' aimiez, il ne fallait pas... il fallait ! ...

(se jetant dans ses bras.) ah ! Ne l' épouse pas ! ... ne l' épouse pas ! ... ne l' épouse pas ! ...

Roger.

Suzanne ! ... ô ma chère Suzanne ! Que je suis heureux ! ...

Suzanne.

Hein !

Roger.

Cette lettre, alors, tu l' as trouvée ? Elle n' est pas à toi ?

Suzanne.

à moi ?

p165

Roger.

Eh bien ! Ni à moi non plus... je te jure !

Suzanne.

Mais...

Roger.

Puisque je te le jure ! Elle est à Lucy ! ...

à Bellac ! ... à d' autres ! ... que nous importe ?
Ah ! Je comprends maintenant... tu croyais... oui...
oui... comme moi... je comprends ! ... ah ! ...
chère enfant... ma chère Suzanne ! ... que j' ai
eu peur ! ... mon dieu ! Que j' ai eu peur !

Suzanne.

Mais de quoi ?

Roger.

De quoi ? Oui, c' est vrai ! ... c' est absurde ! ...
non ! ... non ! ... ne cherche pas... c' est odieux ! ...
pardon, entends-tu ? ... je te demande pardon...

Suzanne.

Alors, tu ne l' épouses pas ?

Roger.

Mais, puisque je te dis...

Suzanne.

Oh ! Je n' entends rien à tout ça, moi... dis
seulement que tu ne l' épouses pas, et je te
croirai...

Roger.

Mais non ! ... mais non ! ... qu' elle est enfant ! ...
voyons, ne pleure plus... essuie tes yeux, chère
petite, chère Suzanne. Nous ne sommes plus
fâchés... ne pleure donc plus.

p166

Suzanne, *au milieu.*

je ne peux pas m' en empêcher.

Roger.

Mais pourquoi ?

Suzanne.

Mais je n' ai que toi, moi, Roger... je ne veux
pas que tu me quittes.

Roger.

Te quitter ?

Suzanne, *toujours pleurant.*

je suis jalouse, tu sais bien... tu ne comprends
pas ça, toi... non... non... oh ! J' ai bien vu, ce
soir, quand je voulais te faire enrager avec M
Bellac., tu ne me regardais pas seulement. Cela
t' est bien égal, M Bellac.

Roger.

Lui ! Mais je voulais le tuer ! ...

Suzanne.

Le tuer ! ... (*elle lui saute au cou.*) oh !

Que tu es gentil ! ... tu croyais donc ? ...

Roger.

Tais-toi... ne parlons plus de cela... c' est fini...
c' est oublié, rien ne s' est passé ! ...
recommençons tout ! à mon arrivée, à la tienne,
tantôt... bonjour, Suzanne, bonjour, ma

chérie... comme il y a longtemps que je ne t' ai vue ! ... viens là... viens près de moi... comme tantôt.

il s' assied et la fait asseoir tout près de lui.

Suzanne.

Ah ! Roger, comme tu es bon maintenant !

Comme tu me

p167

dis des choses ! ... tu m' aimes mieux qu' elle, alors, bien vrai ?

Roger, *s' animant peu à peu.*

t' aimr ? Mais est-ce que ce n' est pas mon devoir de t' aimer ? ... mon devoir de parent, de tuteur ? ... mon devoir d' honnête homme enfin ? T' aimer ! Tiens, quand j' ai lu cette lettre... je ne sais ce qui s' est passé en moi... ah ! C' est là que j' ai compris quelle affection sérieuse... oh ! Oui, je t' aime, chère enfant, chère pureté, et plus que je ne le pensais moi-même, et je veux que tu le saches... (*très tendre.*) n' est-ce pas que tu le sais ? ... n' est-ce pas que tu le sens que je t' aime bien... ma chère petite Suzanne ? ...

Suzanne, *un peu étonnée.*

oui... Roger...

Roger.

Tu me regardes... je t' étonne... je ne te convainc pas... je suis si peu habitué aux expansions tendres, si gauche aux caresses... je ne sais pas dire ces choses-là... moi...

l' éducation du coeur se fait par les mères, et tu connais la mienne... elle a fait de moi un piocheur, un savant. La science a rempli ma vie... tu en as été le seul repos, le seul sourire, la seule jeunesse ! ... tu n' as que moi, dis-tu ! Eh bien ! Et moi, chère petite, qu' ai-je eu à aimer que toi, que toi seule... et je ne le sentais pas, non ! ... tu m' as pris comme les enfants vous prennent, sans qu' ils le sachent et qu' on s' en doute : par l' expansion puissante de leur être, par l' obsession de leur grâce, par la séduction de leur faiblesse, par tout ce qui fait que l' on aime, parce que l' on se donne et que l' on se soumet à ce que l' on protège. J' étais ton maître, mais ton élève

p168

aussi. Pendant que j'ouvrais ton esprit à la pensée, tu ouvrais mon âme à la tendresse... je t'apprenais à lire... tu m'apprenais à aimer. C'est sur tes petits doigts roses, c'est sur la soie d'or de tes cheveux d'enfant que mon coeur ignorant a épilé ses premiers baisers... tu y es entrée, toute petite, dans ce coeur où tu as grandi et que tu remplis maintenant tout entier, entends-tu ? Tout entier. (*silence.*) eh bien ! Es-tu rassurée ?

Suzanne, *émue, se levant, et à voix basse.*

allons-nous-en !

Roger, *étonné.*

pourquoi ? Où ?

Suzanne, *très troublée.*

autre part...

Roger.

Mais pourquoi ?

Suzanne, *de même.*

il fait sombre !

Roger.

Mais, tout à l'heure ! ...

Suzanne.

Ah ! Tout à l'heure... je n'avais pas vu.

Roger.

Non, reste ! ... reste ! ... où serons-nous mieux qu'ici ? ... j'ai tant de choses encore... j'ai le coeur si plein... je ne sais pas pourquoi je te dis tout cela... c'est vrai... mais c'est si bon de te le dire... ah ! Suzanne... reste encore... ma chère Suzanne...

il la retient.

p169

Suzanne, *voulant se dégager.*

non... non... je vous en prie...

Roger, *étonné.*

vous ? ... tu ne me tutoies plus ! ...

Suzanne, *toujours plus troublée.*

je... je vous en prie ! ...

Roger.

Mais, tout à l'heure...

Suzanne.

Oui, mais plus maintenant...

Roger.

Mais pourquoi ?

Suzanne.

Je ne sais pas... je...

Roger.

Eh bien ! ... encore ! ... tu pleures... je t'ai fait du chagrin ?

Suzanne.
Non... oh ! ... non...
Roger.
Alors... je t' ai offensée sans le vouloir...
j' ai...
Suzanne.
Non... non... je ne sais pas... je ne comprends pas... je suis... allons-nous-en, je vous en prie...
Roger.
Suzanne... mais je ne comprends pas non plus... je ne devine pas...

ACTE III SCENE VIII

p170

les mêmes, la duchesse, paraissant,
La Duchesse.
Et savez-vous pourquoi ? C' est que vous n' y voyez clair ni l' un ni l' autre. (*elle tourne le gaz. La scène s' éclaire.*) voilà !
Roger.
Ma tante ! ...
La Duchesse.
Ah ! Chers petits, que vous me rendez heureuse ! ...
allons, embrasse ta femme, toi !
Roger, *stupéfait d' abord.*
ma femme ! ... Suzanne ! (*il regarde sa tante, il regarde Suzanne ; puis avec un cri.*) ah !
C' est vrai... je l' aime ! ...
La Duchesse, *avec joie.*
allons donc ! ... et d' un qui voit clair...
(*à Suzanne.*) eh bien... et toi ?
Suzanne, *les yeux baissés.*
ah ! Ma tante ! ...
La Duchesse.
Tu y voyais déjà, toi, il paraît... les femmes ont toujours l' oeil plus vif... hein ? Quelle belle invention que le gaz... tout va bien ? ...
il n' y a plus que ta mère...

p171

Roger.
Comment ?
La Duchesse.
Ah ! Dame, ça sera dur... la voilà ! ... les voilà

tous, toute la tragédie ! ... pas un mot...
laisse-moi faire... je m' en charge ! ... mais
qu' estce qui se passe donc là-bas ?

ACTE III SCENE IX

*les mêmes, Madame De Céran, d' abord,
entrant joyeuse ; puis, peu à eu, par toutes
les issues : Des Millets, entouré de
dames, le général, Bellac, Lucy,
Madame De Loudan, Madame Arriégo,
Paul et Jeanne, tous les personnages du
2 e acte*

Madame De Céran.

Grande nouvelle, ma tante !

La Duchesse.

Quoi donc ?

Madame De Céran.

Revel est mort !

La Duchesse.

Tu badines ! ...

p172

c' est dans les journaux du soir. Voyez !
elle lui tend un journal.

La Duchesse.

Allons donc ! ...

elle prend le journal et lit.

Madame Arriégo, *au poète.*

très beau ! Superbe !

Madame De Loudan.

Très belle oeuvre ! Et si élevée !

Le Général.

Très remarquable ! Il y a un joli vers !

Des Millets.

Oh ! Général !

Le Général.

Si ! Si ! ... un très joli vers ! Le... comment
dites-vous cela ? Le... " l' honneur est maintenant
semblable à un dieu qui n' aurait plus un seul
autel. " très joli vers !

Paul, *à Jeanne.*

un peu long !

Bellac, *tenant un journal, et à Lucy.*

il est mort à six heures.

Saint-Réault, *à sa femme. Il tient un
journal.*

oui ! à six heures-oh ! J' ai la parole de
M Toulonnier.

Bellac, à *Lucy*.
Toulonnier m' a promis formellement...

p173

Madame De Céran, à *la duchesse*.
Toulonnier est tout à nous !
La Duchesse.
Au fait, où est-il donc, votre Toulonnier ?
Saint-Réault.
On vient de lui remettre une dépêche.
Madame De Céran, à *part*.
confirmative ! ... c' est bien cela... mais
pourquoi ? ... (*le voyant entrer.*) ah !
Enfin ! ...
Tout Le Monde.
C' est lui ! Ah ! Ah !
Toulonnier descend en scène. -on l' entoure.
Madame De Céran.
Mon cher secrétaire général !
Saint-Réault.
Mon cher Toulonnier !
Madame De Céran.
Eh bien ! Cette dépêche ?
Bellac.
Il s' agit de ce pauvre Revel, n' est-ce pas ?
Toulonnier, *embarrassé*.
de Revel, oui.
Bellac.
Eh bien ! Qu' est-ce qu' elle dit ?

p174

La Duchesse, *regardant Toulonnier*.
elle dit qu' il n' est pas mort, parbleu ! ...
Madame De Céran, Bellac, Saint-Réault,
montrant les journaux.
mais les journaux ?
La Duchesse.
Ils se seront trompés !
Tous.
Oh !
La Duchesse.
Pour une fois ! (*à Toulonnier.*)
n' est-ce pas ?
Toulonnier, *avec ménagement*.
en effet, il n' est pas mort !
Saint-Réault, *se laissant tomber sur un siège*.
encore !

La Duchesse.
Et on l' a même nommé quelque chose de plus, je le
parierais !
Toulonnier.
Commandeur de la légion d' honneur.
Saint-Réault, *bondissant sur ses pieds.*
toujours !
Toulonnier, *montrant son télégramme.*
ce sera demain à l' officiel... voyez ! ...
(*douloureusement, à Saint-Réault.*)
je prends bien part...

p175

La Duchesse, *regardant Toulonnier, à part.*
il le savait en venant ici ; il est très fort.
(*haut.*) et moi aussi, j' ai une grande nouvelle
à vous annoncer.
Tout Le Monde.
Ah !
on se tourne vers la duchesse.
La Duchesse.
J' en ai même deux.
Lucy.
Comment ?
Madame De Loudan.
Deux ? Et lesquelles, duchesse ?
Bellac.
Lesquelles ?
D' abord le mariage de notre amie miss Lucy
Watson avec m le professeur Bellac.
Tout Le Monde.
Avec Bellac ? Comment ?
Bellac, *bas.*
duchesse !
La Duchesse.
Ah ! ... il faut réparer !
Bellac.
Rép... ah ! Mais, avec bonheur ! Ah ! Lucy !
Lucy, *étonnée.*
pardon, madame...

p176

La Duchesse, *bas.*
ah ! Il faut réparer, mon enfant !
Lucy, *de même.*
il ne peut y avoir réparation ; il n' y a pas
faute madame, et vous avez tort de dire : " il

faut " .
Bellac.
Comment ?
Lucy.
Mes sentiments étant d' accord avec ma volonté.
elle tend la main à Bellac.
Bellac.
Ah ! Lucy.
La Duchesse.
Allons, tant mieux ! ... et d' un !
Madame De Loudan.
Ah ! Lucy ! Vous êtes heureuse entre toutes les
femmes.
La Duchesse.
Et seconde nouvelle !
Madame De Loudan.
Encore un mariage ?
La Duchesse.
Encore un, oui !
Madame De Loudan.
Mais, c' est la fête d' Hyménée !
La Duchesse.
E mariage de mon cher neveu, Roger De Céran...

p177

Madame De Céran.
Duchesse !
La Duchesse.
Avec une fille que j' aime de tout mon coeur...
Madame De Céran.
Ma tante !
La Duchesse.
Ma légataire universelle ! ...
Madame De Céran.
Votre...
La Duchesse.
L' héritière de mes biens et de mon nom ! ... ma
fille adoptive enfin, Mademoiselle Suzanne De
Villiers De Réville.
Suzanne, *se jetant dans ses bras.*
ah ! Ma mère ! ...
Madame De Céran.
Mais, duchesse !
La Duchesse.
Trouves-en une plus riche et de meilleure
famille, toi,
Madame De Céran.
Je ne dis pas. Cependant... (*à Roger.*)
songe, Roger...
Roger.
Je l' aime, ma mère !

La Duchesse, *cherchant des yeux autour d' elle.*
et de deux ! Il me reste... (*à Paul.*) ah !
Venez donc un peu ici, vous... comment allez-vous
réparer, vous ?

p178

Paul, *penaud.*
ah ! Duchesse, c' était vous ?
Jeanne, *confuse.*
ah ! Madame, vous avez entendu ? ...
La Duchesse.
Oui, petite masque, oui, j' ai entendu.
Paul.
Oh !
La Duchesse.
Mais, comme vous n' avez pas dit trop de mal de moi,
je vous pardonne. Vous serez préfet, allons !
Paul.
Ah ! Duchesse.
il lui baisa la main.
Jeanne.
Ah ! Madame ! ... la reconnaissance, a dit
Saint-évremont...
Paul, *à Jeanne.*
oh ! Maintenant ce n' est plus la peine ! ...
fin

ACTE I SCENE XI

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)